

Nerrantsoula

Panaït Istrati

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Présentation

« Nerrantsoula » est née d'une heure de chaude lumière, d'une heure de danse : je peux dire que Panaït a écrit « Nerrantsoula » en dansant. Cela s'est passé une après-midi dans le sous-sol de l'Amitié — j'appelle ainsi le sous-sol de Georges Jonesco — un sous-sol qui s'éclaire parfois d'une bien étrange clarté à la Rembrandt avec ses ombres plus expressives que la clarté même…

C'était après avoir bien mangé et mieux bu, lorsque les compagnons des heures lointaines se levaient dans la mémoire de chacun. Nous parlions de tout ce que nous avions connu et vécu dans notre enfance, des matins devant la mer, des après-midi autour des églises, des soirs devant la maison.

Ainsi nous en étions aux chansons, aux chansons chantées par nos mères et aux vieilles danses cantabile que nos mères dansaient, nos mères de Roumanie et de Grèce. Et ainsi s'éveilla dans ma mémoire et sur mes lèvres, avec son sourire et son entrain, Nerrantsoula qui est une chanson et une danse des rivages de Grèce, du pays des marins au cœur bon et aux manières simples.

Debout, mon verre en main, claquant des doigts, comme faisait ma mère Hélène, j'ai chanté et dansé Nerrantsoula.

Kato sto yialo
Kato sto perighiali…

… Chanson et danse c'est un monde. Et elles ressuscitent un monde. Le chant est le miracle qui porte en soi d'autres miracles. Et Nerrantsoula est une chanson miraculeuse, comme une source.

Ce jour-là le miracle fut pour Panaït la résurrection d'un monde et lui-même paraissait un ressuscité. Déjà, debout, avec un calme apparent sur son visage où revivait le passé et dans l'âme un amer tourment, il murmurait :

— Quoi ? Tu chantes quoi ? Tu dis comment ? Ne-ran-tsoula ? Ne-ran-tsoula ?

Et il semblait s'adresser au fantôme de sa propre enfance, et insensiblement il reprenait la chanson et il commença lui-même à chanter et à danser :

Nerrantsoula foundoti
Nerrantsoula mou condi…

Et il ressuscitait un lointain monde évanoui. Ah ! quels jouets nous sommes du grand rêve !

C'était une étrange minute.

— Si tu savais ! si tu savais ! tu réveilles toute une vie !…

Et Panaït nous raconta les années de Braïla, les années de l'intrépide et rebelle Nerrantsoula, dont il était écrit dans le rythme du destin qu'elle serait chantée par le peuple comme la fille de la vague, sœur lointaine et symbolique de l'Aphrodite — mais finalement rendue elle aussi à la mer. Victorieuse et joyeuse elle sortait de l'écume marine pour retourner au royaume des ondes

après avoir connu les mirages de la lumière et pour y emporter la dernière illusion que le désespoir permette aux mortels.

Nous avons passé toute cette soirée et plusieurs autres dans le « sous-sol de l'Amitié » à chanter en grec Nerrantsoula, Panaït et moi, jusqu'au moment où il fit surgir du papier, avec l'élan d'un danseur ; l'histoire de l'infortunée et bienheureuse fille de Braïla.

« Nerrantsoula » de Panaït, jeu de l'amour et de la mer, est rendue avec l'amour tué, à la mer — aux eaux légendaires du Bosphore.

L'autre, la Nerrantsoula du peuple, vit et vivra toujours, malgré les guerres et les misères qui tuent le sourire et les chants, dans le cœur et sur les lèvres des mères et des filles des rivages grecs :

Elle vivra toujours,
Sur les grèves
Des îles roses,
Toujours indocile,
Toujours indomptable,
Avec ses chevilles
Si blanches
Que leur révélation
Passe comme un éclair sur la mer
Et illumine le monde entier.

Nerrantsoula ! pour que l'Occident te saisisse il faut qu'il te voie et le lise comme tu as été écrite : telle une vieille et pure danse d'autrefois. Tu as été écrite en dansant. Il faut que tu sois lue en dansant.

Nerrantsoula ! parmi les enfants de Pandit tu es celui qui portes en soi avec la plus profonde intensité une musique riche et naturelle. Tu es musique. Istrati et Nerrantsoula sont de ces spectacles que nous devons plutôt sentir que chercher à comprendre et à expliquer.

Istrati lui-même, comme un joueur déraisonnable et fatal aux jeux de l'or, jette toujours son cœur au destin, sans jamais vouloir expliquer la valeur de sa monnaie, sans jamais savoir si cette monnaie a cours aux jeux connus de l'Occident, soit dans les mots soit dans les idées.

Ainsi de Nerrantsoula : une large et significative partie de sa musique se traduit dans un refrain d'une sonorité étrange et indéchiffrable, un refrain qui, peut-être, suggère mais ne livre pas le secret. Refrain qui nous suit après chaque action aux moments les plus pathétiques :

— Aman ! Moré ! Aman ! Aman Nerrantsoula !

pour nous révéler le cœur même de l'homme et montrer comment les fleurs de la vie noircissent et tombent au souffle amer de la souffrance.

— Aman ! Moré !

Ici Istrati, tout en écrivant en français, laisse sa pensée et son cœur parler leur langue maternelle, la langue du monde d'où il sort. S'il donne la partition de sa musique dans la gamme de l'Occident, il en garde la clef qui est la gamme d'un autre monde et cet Aman Moré ! est une des plus belles clefs de « Nerrantsoula » rhapsodie de l'Enfance.

Mais tous ceux, hommes et femmes, par toute la terre et tous les temps, dans l'amour ou dans la haine, dans le sacrifice ou dans le martyre, libres ou entre les murs des prisons, au moment de la naissance ou à l'heure de la mort, dans la joie ou dans la douleur, tous ceux qui ont senti le tragique du mystère et, s'adressant à Dieu ou aux hommes, aux pères ou aux bourreaux, ont lancé de grand cri déchirant : « Frères ! Frères ! Pitié ! Pour l'amour de la vie frères ! Au secours ! au secours ! Pensez à notre fraternité ! Venez ! nous avons trop souffert ! assez ! assez ! assez ! » tous ceux-là doivent sentir que l' « Aman » chanté par Istrati aux moments les plus décisifs et les plus cruels de la vie de ses camarades et frères n'est que notre cri devant le destin — le destin suspendu sur les dieux et sur les hommes.

APOSTOLIS MONASTIRIOTY.

Partie 1

J'avais environ seize ans quand mon père acheta une maisonnette de la rue Juive, à Braïla. Nous y emménageâmes aussitôt. Je savais que, comme d'habitude, cette demeure ne nous garderait pas longtemps, car mon père ne faisait qu'acheter des maisons délabrées, les mettre en état et les revendre au premier amateur. C'était, en somme, son métier, bien rémunérateur. Celui de ma mère, nullement fatigant, consistait à seconder son mari, dans ses interminables parlotes d'affaires, alors qu'une servante s'occupait du ménage et se chamaillait avec les travailleurs qui rafistolaient la baraque.

Là-dessus, mon devoir à moi était de courir au bistro du coin chercher des bouteilles de vin pour mes parents et leurs clients qui, tous, buvaient et parlaient « maison à vendre », « maison à acheter ». Cela m'ennuyait à périr. Pour m'amuser, je jetais du mortier dans les sauces de notre servante et du sel dans le plâtre des maçons, ce qui brouillait tout le monde et faisait varier le brouhaha. J'aimais encore jouer dans les rues avec mes gros cerfs-volants, tête nue, la chemise ouverte contre le vent et toujours seul. Seul, oui, quoique je ne fusse ni poltron ni farouche, mais je redoutais les pierres lancées par les gamins, particulièrement du jour où l'une de ces pierres rencontra ma tête et la troua.

C'est pourquoi, en emménageant fraîchement dans la « mahala » juive, je me tins à l'écart des garçons de notre nouveau quartier. Ceux-ci bien qu' « enfants de Juifs », — ce qui signifiait : craintifs, point dangereux, — n'en offraient pas moins mille occasions de se faire casser la tête, car, précisément à cause de leur couardise, les petits Roumains des environs n'avaient aucune peine à venir les battre chez eux. Sein et poche bourrés de cailloux, ils envahissaient la rue, et du matin au soir les projectiles volaient en tous sens. On en recevait même dans la cour, par-dessus la palissade.

Aussi me fallut-il, bon gré mal gré, renoncer momentanément au plaisir, fort goûté dans ce changement de domicile, d'aller rôder dans la rue, reconnaître les lieux, voir de nouvelles gens et de nouvelles mœurs. Par contre, une préoccupation inattendue vint toute seule s'offrir à ma soif d'aimer.

Dans ces « mahala » les cours sont séparées par des palissades aux vieilles planches entr'ouvertes. On peut voir tout ce qui se passe chez le voisin. Et comme on est là-bas fort curieux et peu

poli, on regarde bien à son aise. C'est ce que je fis moi-même, à l'exemple des grands, qui ne se gênaient point à l'occasion pour se cracher au visage et se montrer le derrière nu au travers des ouvertures.

Je n'eus, moi, rien à montrer et personne à conspuer. Bien au contraire, j'eus le plaisir de voir tous les jours, dans la cour située à droite, une fillette de quatorze à quinze ans qui se mouvait comme le poisson dans la rivière et ne daignait pas comprendre que moi aussi j'avais l'envie de faire comme elle. Mais elle était fille, et, telle la chienne qui ne craint pas la morsure du mâle, ne craignait pas les cailloux des garçons. (L'enfant, quand il devient homme, perd jusqu'à cette humanité-là et frappe la femme enceinte.)

Noiraude et chevelue, pareille à une bohémienne. La grosse natte soigneusement tressée. Le visage, — ovale, très sérieux, aux grands yeux perçants, aux lèvres charnues, — était toujours bien lavé, comme les mains, les jambes et les pieds.

D'ailleurs, elle n'avait affaire qu'avec l'eau. Dès la levée du jour, les bras chargés de deux seaux en tôle, ce n'était qu'allées et venues entre la pompe du quartier et les maisons qu'elle approvisionnait, contre un sou le voyage, à la condition expresse que les seaux fussent « bien pleins ». Pour y arriver, et aussi pour ne pas s'encombrer les jambes, elle écartait les récipients au moyen d'un cerceau en bois dur, au milieu duquel la petite porteuse trottait. Tout de même, ce travail devait être exténuant, car je la voyais souvent la figure contractée, la bouche tordue, la lèvre inférieure pendante, suant fort, mais jamais triste, jamais accablée, joyeuse dès qu'elle déposait son fardeau et prête à l'espièglerie. Non point à l'espièglerie bête avec les gamines du quartier, mais, seule dans

sa cour, avec de beaux petits chiens qu'elle lavait, parait de mille rubans et cajolait sans cesse. Ou bien, lorsqu'elle en avait assez de ses toutous et pas de courses à faire, elle déguerpissait. Durant des heures, je ne la voyais plus. Au retour, sa figure inondée d'extase, elle empoignait les seaux, courait à sa besogne, la finissait et, se jetant à l'ombre d'un mûrier, reprenait la toilette des chiens, auxquels elle prodiguait les soins et la plus maternelle tendresse.

Personne autour d'elle. Aucune tutelle. Pas de parents, pas de cris, pas de jurons. Des demandes d'eau, de toutes parts.

La nuit l'engloutissait, elle et ses bêtes, dans un murmure de caresse et d'invitation au repos.

Le matin la retrouvait trépidant dans le cerceau, bras et cou tendus, les poings serrant les anses écartées, la lèvre un peu tremblante. Puis c'était les chiens, les disparitions soudaines, la rentrée rayonnante.

Je voyais tout cela, par un été, au début des grandes vacances.

— Mère, qui est cette fillette qui porte de l'eau ?

— Une orpheline.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Je ne sais pas. Personne ne le sait. On lui dit sacadgitza.

⁂

Une orpheline… Venue depuis une année, Dieu sait d'où… Qui s'était toujours refusée à dire son nom et celui de ses parents…

Que Stana, la vieille propriétaire, avait accueillie, et que le monde appelle la porteuse d'eau.

. . . . . .

C'est, à peu près, tout ce que le « monde » savait sur cette fillette. Et dès que « le monde » eut sa froide curiosité satisfaite, il baptisa l'intruse du nom de sacadgitza, lui tourna le dos et vaqua à ses affaires, affaire de ramasser, affaire d'entasser, affaire de « maisons à vendre » et de « maisons à acheter ».

Pauvre monde !... Et toi, pauvre homme du monde !... Combien je vous plains !... Vous rencontrez sur votre route un être humain aux mâchoires raidies, engourdies par le gel de l'existence, et, en guise de lui prouver votre chaleur, votre large humanité, vous lui demandez promptement :

— Dis-nous, inconnu, — le temps de te tenir sur une jambe, — qui tu es, d'où tu viens, ce que tu penses de notre opinion et ce que tu comptes faire parmi nous ?

Et le malheureux, ne pouvant desserrer les mâchoires pour vous répondre ou au moins vous cracher au visage, vous regarde. Et, pressés comme vous êtes, vous lui tournez le dos, vous lui collez un nom d'emprunt, comme on attache une casserole trouée à la queue d'un chien, et vous filez à vos affaires. Vous filez : toi, pauvre monde..., et toi aussi, pauvre homme du monde...

Comme je vous plains...

⁂

Un jour que je m'approchais timidement de la palissade, la petite solitaire vint brusquement me dire, à ma grande surprise :

— Pourquoi joues-tu rien que dans la cour ?

Ah ! le plaisir que cette marque d'amitié me causa ! Mon cœur battit rapidement. Je sentis mes joues s'embraser. La parole me manqua. Je baissai les paupières.

Elle se tenait droite, de l'autre côté de la brèche, caressant son petit chien favori, « Léou », qu'elle serrait contre sa poitrine, et répétait doucement, harmonieusement :

— … Pourquoi ? Pourquoi ?… Marco.

Je tressaillis et balbutiai :

— Tu sais donc que je m'appelle Marco ?

— J'ai entendu t'appeler ainsi…

Avec un effort sur moi-même, je réussis à la regarder en face et à demander :

— Et toi, comment t'appelle-t-on ?

Tout naturellement elle répondit :

— Sacadgitza.

Ce fut un poignard que je reçus dans le cœur. Je tournai le dos et m'enfuis pour aller pleurer.

Elle admettait tranquillement cet horrible sobriquet de sacadgitza ! On appelait de ce nom la plus belle enfant de mon enfance !

— Et qu'est-ce que ça peut faire ? me disait-elle le lendemain, quand je lui eus avoué ma révolte, ma répugnance. Qu'est-ce que ça peut faire ? On est ce qu'on est…

Puis, adoucissant le ton :

— …Suis-je pour toi une sacadgitza ?

Pour moi !… Oh ! pour moi !… Non ! Non ! J'arrachai une planche, passai par l'ouverture et l'écrasai dans mes bras.

Son corps était dur comme pierre. Une odeur encore inconnue, une odeur de chair aimée me coula dans les veines : c'était comme le parfum d'un fruit exotique que l'on savoure pour la première fois.

Je la lâchai promptement et repassai dans notre cour. Là, nous nous regardâmes honnêtement dans les yeux. Les siens étaient grands ouverts, et, on eût dit, étonnés. Son visage, parfaitement immobile, tranquille, dépourvu de toute émotion. Moi… moi, j'étais sans souffle.

Autour de nous, personne. La rue déserte elle aussi.

Cela se passait par une après-midi étouffante du mois d'août, quand les sédentaires de la banlieue dorment tous, après avoir chassé les mouches et baissé les persiennes.

La semaine suivante un événement survint qui me fit gagner le cœur de mon amie.

Un matin. Elle trottait vaillamment d'un bout à l'autre du quartier, portant de l'eau à ses clients. Pendant ce temps, je jouais avec mon cerf-volant dans la rue, mais tout près de ma porte. Le cerf-volant planait très haut. Je lui avais « donné » toute la ficelle de ma pelote pour l'essayer au grand vol. Je ne voyais rien, n'écoutais rien. Je m'appliquais à saisir les qualités et

les défauts de mon jouet, quand un cri lointain me fit frémir : c'était la voix de mon amie.

Tout en haut de la rue, elle laissait tomber ses seaux, battait des mains, hurlait et courait vers moi à toutes jambes, comme une désespérée, en me faisant des signes. Je regardai derrière moi, je vis une voiture à deux chevaux s'approchant au grand trot, alors qu'au milieu de la route, le petit ourson Léou, échappé de la cour, se grattait tranquillement une oreille, insouciant du danger.

Un instant d'hésitation, et mon amie eût vu écraser son chien le plus aimé.

Je lâche mon cerf-volant — qui va dégringoler dans les nues, — je me précipite et arrache l'animal aux sabots des chevaux, mais je suis heurté par la voiture et tombe évanoui.

Au réveil, beaucoup de monde autour de moi. On me frottait avec de l'alcool quelques côtes abîmées. On se lamentait.

Puis, le monde parti à ses affaires, je pus aller, seul, à la palissade.

Mon amie m'y attendait, Léou dans les bras. Elle me le passa par l'ouverture, mais en le prenant je fus effrayé de la mine angoissée de ma mignonne.

— Pourquoi es-tu si pâle ? lui dis-je.

— Je te le donne ! fit-elle, étranglée. Sauras-tu aimer une chose comme ça !

— Oui, beaucoup.

— Et qu'es-tu capable de faire pour ce que tu aimes ?

— Tout !

— C'est vrai… Tu me l'as prouvé… Je suis bête… Pardonne-moi.

Et cette fois c'est elle qui passa par l'ouverture, me prit la tête dans ses mains et me baisa les deux joues.

Ce furent les premiers et les seuls baisers voluptueux qui, dans ma vie, ne m'aient coûté qu'un peu de douleur aux côtes. Les autres, tous les autres…

Mais pourquoi aller si vite…

⁂

Mon mal de côtes me tint pourtant plusieurs jours alité. La maîtresse de Léou et de mon cœur venait me voir et caresser son chien, toutes les après-midi, une heure ou plus.

J'aurais donné toute ma santé inutile pour prolonger ce bonheur de malade aimé. Éternel, soit louée ton œuvre ! Nous la jugeons imparfaite, parce que nous sommes stupides, mais pardonne et ne t'occupe pas de notre mesquine jugeotte ! Une seule chose est à regretter : que tu n'aies pas pensé à nous mettre un second cœur à la place de cette pauvre cervelle, si encombrante !

— Marco, me dit mon amie (un jour qu'elle était assise sur mon lit, un de ces jours du mois d'août riches en soleil, en moustiques et en poussière fine), Marco ! Es-tu jaloux ?

En disant cela, son visage devint aussi blême qu'au moment où elle se séparait de son chien, sauvé par moi.

— Jaloux ? fis-je. Pourquoi cette question ? Et pourquoi cette angoisse ?

— Parce que je t'aime toi, toi et un autre encore !...

En entendant cet aveu, ma cervelle se renversa, le lit se mit à tourner, et je faillis écraser Léou.

— Oui, ajouta-t-elle, je vous aime tous les deux, comme un seul, comme j'aime Léou. Voilà tout ce que j'aime ! Faut pas te fâcher. C'est ainsi.

Et elle m'embrassa violemment, mais elle eût mieux fait de m'appliquer un coup de marteau au front.

Je sentis tout de suite qu'il ne fallait pas pleurnicher, que j'avais affaire à une créature forte et à un rival fort, et que ce n'était qu'en me montrant fort à mon tour, plus fort même qu'eux deux, que j'arriverais à combattre et à conserver ma place. Je sentis cela.

Le temps m'a donné raison. Raison amère...

— Qui est ton autre ? demandai-je, suffoqué.

— Tu le verras... quand nous irons sauter la fosse chez les nerrantsoula foundoti.

— ... Chez les... quoi ? Nerrantsoula foundoti ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

Je savais bien ce que ces mots grecs signifiaient, car je connaissais parfaitement le grec ; mais quand même je ne comprenais rien et je la regardais bêtement.

Elle partit d'un grand éclat de rire, si beau, si sonore, si étourdissant, que j'oubliai tout mon mal. Léou aussi oublia son mal. Et tous les trois, roulant dans le lit, nous rîmes, nous nous mordîmes et aboyâmes comme trois jeunes bêtes heureuses.

— Dis-moi, ma belle, ma belle… Nerrantsoula…

— … Tu m'appelles Nerrantsoula ? s'écria-t-elle, interdite.

— Oui, mais…

— … Ce n'est pas encore quelque chose comme sacadgitza ?

— Non ! non ! Nerrantsoula veut dire : petit bigaradier ; et foundoti : touffu. Tu es donc pour moi : ma petite orange amère, mon petit bigaradier touffu ! C'est le refrain d'une chanson grecque, que tu as entendu et que tu répètes comme un perroquet. Dis-moi ce qu'est cette fosse que tu sautes, et où ?

— Dans la « oulitza Kaliméresque »… Là-bas les ouvriers ont éventré toute la rue, d'un bout à l'autre, pour y poser des tubes et amener l'eau dans la chambre. On dit que chez le préfet il y en a déjà : on va au mur, on tourne un truc qui s'appelle « robinette » et l'eau coule toute seule. J'aimerais bien voir ça ! Le crois-tu ? L'eau du Danube qui monte toute seule dans la chambre ? Ouais !…

Je ne savais pas plus qu'elle si l'eau du Danube montait ou non toute seule dans les cuisines, et ne croyais guère à cette histoire de « robinette » qu'on « cloue dans le mur », qu'on « tourne » et qui lâche un jet d'eau « sans fin », « si sans fin que tout le Danube pourrait couler dans la chambre ».

Mais je savais et croyais autre chose : notamment que ma Nerrantsoula aimait un Grec, dans cette « oulitza Kaliméresque » éventrée par la municipalité, que là-bas elle courait toutes les après-midi, et que de là-bas elle rentrait joyeuse, extasiée, rouge comme la rouille.

Que se passait-il là-bas ? Quel était ce garçon qui me prenait la moitié de mon amie ?

Une pointe douloureuse me vrilla le cœur.

J'aurais voulu tuer ce rival, mais je ne savais pas me battre ni lancer une pierre.

Je la regardai droit dans les yeux.

— As-tu embrassé l'autre comme tu m'as embrassé, moi ?

— Oui, je l'ai embrassé, mais, lui, c'est une chose, et toi, c'est une autre chose. Faut pas te fâcher. Viens voir…

— Voir quoi ? qui ?

— Épaminonda… L'autre… Il est si brave. Tu l'aimeras aussi.

⁂

La nuit descendait doucement sur une journée meurtrie par la chaleur torride.

Nous enfermâmes Léou avec les deux autres chiens et nous dirigeâmes vers la « oulitza Kaliméresque ». Dans la rue, la poussière rafraîchie chatouillait agréablement nos pieds nus. Tous les gamins étaient dehors. Ils nous hélèrent, mais nous n'y fîmes guère attention. D'autres sentiments nous obsédaient.

Au fait, elle paraissait tranquille. Sa démarche nonchalante ; le calme de ce bon visage de vierge ; les bras (ces bras fermes comme deux serpents forts, ces bras durcis par les lourds seaux) qui pendaient dans un repos complet et tout ce corps pétri par une peine ingrate, tout cela m'effrayait et m'attirait. Je n'arrivais que péniblement à maîtriser ma débordante envie de la mordre, de la faire crier.

Pourquoi m'avait-elle dit aimer encore un autre ? Cet « autre », je ne le supportais pas.

Ôégoïsme charnel ! Dois-je te maudire ou te bénir ? Aujourd'hui, quand du sommet de ma montagne je puis considérer tout le bien et le mal de la vie, je me demande si la vie pourrait se passer de toi, de toi, massacrant égoïsme charnel !

Il faisait presque complètement noir quand nous arrivâmes dans la rue habitée par les Grecs. Le fossé, tranchée interminable, était à nos pieds. Aucune lanterne. Déchirure noire, profonde, hérissée de sa colline de glaise, et toutes deux, parallèles, courant se perdre dans la nuit mystérieuse telle la route de notre destin. De rares réverbères à pétrole répandaient çà et là leurs lueurs borgnes, comme des pressentiments, alors qu'à droite et à gauche, les maisonnettes solitaires s'alignaient l'une après l'autre comme autant de pièges inévitables.

Transi de peur, d'une peur insensée, je saisis Nerrantsoula aux épaules, la serrai sur ma poitrine et lui dis :

— Que cherches-tu ici ?

Elle m'enlaça vigoureusement la taille, et, les yeux baissés vers le fossé, répondit imperceptiblement :

— Je ne sais pas… Cela me plaît…

— Sauvons-nous ! lui murmurai-je, en l'écrasant dans mes bras. Sauvons-nous et oublie ce lieu ! N'y retourne plus !

Elle se tut et ne bougea pas.

Alors, je me rappelle lui avoir prophétisé, dans un cri :

— Tu paieras cher si tu ne t'arrêtes à temps : les Grecs sont dangereux !

Elle continua à se taire, à me serrer et à regarder la tranchée devenue noire comme le bitume.

Soudain des voix s'élevèrent dans l'obscurité lointaine. Une multitude de gamins chantaient et, à mesure que, nous approchant, la mélodie et les paroles se précisaient, je sentais le corps de mon amie tressaillir de brefs frissons.

Au bord de la mer, sur la grève,
Nerrantsoula foundoti !
Une vierge rinçait sa jupe,
Nerrantsoula foundoti !

. . . . . .

Avec une violence que je ne lui soupçonnais guère, comme un gros poisson à peine tiré de l'eau, elle s'arracha de mes bras et, sans plus, se mit sur-le-champ à sauter le fossé dans les deux sens, zigzaguant, s'éloignant dans la direction des chanteurs et répétant, chaque fois qu'elle sautait la fascinante tranchée :

— Nerrantsoula foundoti !… Nerrantsoula foundoti !…

Je restai cloué sur place et suivis du regard, tant qu'il me fut possible, le fantôme léger de ma Nerrantsoula. Puis un silence mortel pour mon âme domina la banlieue pendant quelques minutes, et enfin j'entendis la voix aimée éclater dans le noir :

— Marco ! viens, Marco ! viens !

Le temps d'une seconde, j'eus l'idée de fuir, de ne plus jamais la voir, mais l'ordre du destin est impitoyable et je me soumis, comme si deux mains caressantes m'eussent poussé : va, va vers celle qui t'appelle !

J'allai… Comme un automate.

Un premier lampion et deux silhouettes, celles d'Épaminonda et de Nerrantsoula, surgirent de l'obscurité, puis, à une vingtaine de pas en arrière, d'autres lampions et d'autres silhouettes : une dizaine de garçons grecs, entre dix et quinze ans. Ils étaient, tous, têtes, jambes et pieds nus. Les lampions qui oscillaient dans leurs mains étaient faits de grosses pastèques évidées et criblées d'entailles de formes géométriques : ronds, carrés, losanges, triangles, rectangles, croissants, par où filtrait la lumière d'une bougie fixée au fond de la pastèque. Certains de ces lampions avaient leurs trous couverts de feuilles de papier transparent et multicolore.

Àmon approche, Épaminonda s'arrêta. Sa bande l'imita, gardant la distance. Je compris que j'avais affaire à un commandant. Tout Grec naît commandant. Il leva sa pastèque-lampion et éclaira un instant nos deux figures, pendant que Nerrantsoula, silencieuse, se tenait tout près, droite, les mains réunies derrière le dos.

Le visage d'Épaminonda, osseux et basané, me fut tout de suite sympathique. La sincérité n'y manquait pas. C'était un garnement un peu plus âgé et un peu plus fort que moi. L'arrogance grecque, que je détestais tant, ne se voyait nullement. Il me donna la main et prononça d'une voix presque mâle :

— Bonsoir, Marco ! Sois le bienvenu dans notre « mahala ». Nerrantsoula (on l'appelait déjà Nerrantsoula !) dit que tu es brave. Je le suis. Elle l'est aussi. On va voir où nous irons, avec une brave aimée par deux braves qu'elle aime ! Allons maintenant chanter et nous balader ensemble. Tu connais le grec, à ce qu'il paraît ?

Sans attendre ma réponse, il prit la tête de ses voyous, — Nerrantsoula entre nous deux, bras dessus, bras dessous — et commanda :

— Hé ! palikarias !... un, deux, trois :

Au bord de la mer sur la grève,
Nerrantsoula foundoti !

. . . . . .

Marche à cadence parfaitement rythmée et bondissante d'allégresse. Le sol tremblait sous nos pas secs. Les cœurs tremblaient également. Épaminonda, la tête renversée en arrière, dominait toutes les autres voix, et il me semblait que le fossé dont nous longions la crête était devenu un peu moins sombre.

Nerrantsoula et moi, nous nous taisions ; mais loin qu'elle fût insensible, ainsi qu'elle en avait l'air, je sentais son corps vibrer comme une corde de harpe mordue par les doigts. Sa natte bat-

tait la mesure à chaque pas qu'elle allongeait, cependant que sa main gauche me tenaillait le bras.

Je ne me trouvais pas trop mal. Je me jugeais même de taille à lutter victorieusement contre cet Épaminonda qui chantait bien et nous faisait marcher mieux encore, quand, alors que je me demandais comment cette soirée allait finir, l'amie disputée glissa brusquement de nos bras, recommença ses zigzags par-dessus le fossé et disparut dans la nuit avec son refrain : Nerrantsoula foundoti ! Nerrantsoula foundoti !

De loin en loin, quand elle passait devant un réverbère, son ombre se trahissait un court instant, puis nous ne la revîmes plus.

J'en fus stupéfait. Très calme, Épaminonda me dit, avec une poignée de main :

— Bonne nuit, Marco… Elle ne reviendra plus ce soir. C'est une toquée.

Je rentrai seul et triste. Mais, arrivé à la palissade, un désir invincible me poussa de l'aller voir.

Sa petite chambre, tout au fond de la cour, avait la porte grande ouverte. La lune inondait de lumière le visage endormi de Nerrantsoula, Léou dans les bras, les deux autres chiens sur les pieds, vêtements en désordre, seaux et cerceau dans un coin.

J'avançai sur la pointe des pieds et appuyai doucement mes lèvres sur le front de l'incompréhensible amie.

Elle ne se réveilla point. Moi, je n'ai pas fermé l'œil, cette nuit-là.

⁂

L'enfance et surtout le début de l'adolescence sont des étapes de la vie que nul ne comprend. On a beau les avoir vécues, les parents, les époux ne comprennent pas plus que les célibataires, et c'est très bien qu'il en soit ainsi, sinon la vie serait atrocement uniforme : l'enfance, l'adolescence, la maturité et la vieillesse sont quatre vies, quatre façons d'exister ; vouloir couler l'une dans le moule de l'autre, c'est les tuer toutes.

Je sais aujourd'hui que le fluide vital qui coule dans nos veines, selon notre propre tempérament, réclame son droit à se manifester dès l'instant où nous commençons à respirer et qu'il est totalement étranger à ce que nous nommons logique, bon sens, raison. La raison, elle est au créateur. Nous, nous pouvons nous soumettre ou ne pas nous soumettre, c'est tout. Et c'est là le destin. Il est écrit sur notre front, dit l'Oriental.

⁂

Il était écrit sur le front de Nerrantsoula, sur celui d'Épaminonda et sur le mien de nous entendre dans la violence et de nous entre-détruire dans l'amour.

Ma pauvre raison m'avait conseillé, cette nuit d'insomnie, de couper court avec les Grecs, leur commandant, leurs chansons et leur sombre fossé. Je m'étais décidé à ne plus mettre le pied dans la « oulitza Kaliméresque », mais ce fut Épaminonda qui vint, dès le lendemain matin, me parler d'un exploit séduisant :

— Tu connais Miou, me dit-il gravement. Eh bien, Nerrantsoula me souffle sans cesse à l'oreille que Miou est le plus fort au cerf-volant. Personne ne peut l'avoir. Cela me déplaît. Et à toi ?

J'étais déjà rouge de colère en apprenant que Nerrantsoula en admirait un autre que moi en matière de cerfs-volants. J'en avais de toutes les dimensions, dont le plus grand, en papier doublé de toile, me dépassait de cinq empans en hauteur ! Nul comme moi ne savait les confectionner si solides, si équilibrés. Nul ne pouvait me vaincre à l'embrouiller.

Épaminonda, qui avait entendu parler des ravages que faisaient mes cerfs-volants, me poussa à affronter le seul adversaire de ma taille, Miou. Le faisait-il en escomptant ma défaite, pour m'humilier aux yeux de notre amie ? Je voulus le savoir :

— Nerrantsoula ne m'a jamais dit qu'elle considère Miou plus fort que moi.

— Elle te le dira si tu le lui demandes.

Nous étions devant ma porte. Nerrantsoula faisait ses dernières courses du matin. Elle passait et repassait à toute vitesse, les joues embrasées, un soleil au-dessus de sa tête, deux autres qui tremblaient dans ses récipients pleins d'eau cristalline. À chaque passage le coup d'œil bref qu'elle nous jetait disait clairement : à tout à l'heure.

— Nous aurons besoin d'elle, si nous nous « prenons à l'embrouiller » avec Miou, me dit Épaminonda.

— Alors tu veux m'aider ?

— Bien sûr ! Miou aussi se fait aider, et encore par des hommes âgés, ses frères, qui lui donnent la main pour « tirer ».

— Et pourquoi aurons-nous besoin de Nerrantsoula ? C'est une fille.

— Oui, c'est une fille, mais elle peut facilement casser la figure à plusieurs garçons comme toi et moi. Pour ce faire, elle n'a qu'à remplir son tablier de cailloux et à les lancer. À cent mètres à la ronde nul bras, dans toute la ville, ne saurait l'atteindre avec une pierre, mais Nerrantsoula, de sa main gauche, ne rate qu'un coup sur dix. On le sait et on fait le vide autour d'elle. C'est une toquée.

Les ateliers des docks sifflaient midi quand Nerrantsoula, arrivant en trombe, nous distribua une tape à chacun et fila d'abord voir ses chiens. Elle portait un colis sous le bras.

— C'est de la charcuterie, du pain et du vin. Nous irons manger sur l'herbe, hors de la ville. Cette après-midi, pas de courses à faire !...

Épaminonda la suivit d'un regard inquiet et hocha la tête :

— Je te dis, mon vieux : elle est loufoque ! Tu vois ? Elle dépense son argent durement gagné. Et cependant elle sait que j'ai de l'argent qui ne me coûte rien, car je vole mon père lorsqu'il gagne au jeu et qu'il rentre saoul comme une bourrique.

— Ça, c'est ton affaire, lui dis-je, mais je n'aime pas que tu lui colles sans cesse les épithètes de « toquée », « loufoque » et ainsi de suite. C'est une brave et malheureuse fille qui me plaît beaucoup...

— Ah, elle te plaît ! Et à moi ?...

Il me fixa d'un air embarrassé, puis se plia et gratta ses genoux couverts d'écorchures.

Je courus dans la grange et revins avec mon plus gros cerf-volant, car je sentais se lever un vent très favorable. Nerrantsoula

nous rejoignit à ce moment, soigneusement peignée et vêtue, belle comme je ne l'avais pas encore vue et sentant violemment le parfum de lilas. — Elle trépignait comme une pouliche, mais toujours distante, le regard sévère.

Pauvre moi ! À la voir si affolante, j'aurais tué non seulement Épaminonda mais aussi mes parents. Je crois que mon rival aurait fait la même chose, car il la dévorait des yeux autant que moi.

— Où vas-tu, Marco, avec ce monstre ? me demanda-t-elle, pleine d'admiration.

Du coup, mon cœur se gonfla :

— Je vais me « prendre à l'embrouiller » avec Miou…

— Avec Miou !… Vrai ? Tu l'oserais ?

— Oui, pour toi… Épaminonda dit que tu crois Miou plus fort que moi…

— Je le crois, mais arrache à Miou son cerf-volant, et…

— …Et quoi ? cria l'autre, exalté.

— Cela me regarde ! coupa Nerrantsoula.

Nous partîmes vers le quartier de Miou, devant lequel s'ouvrait un grand terrain en friche. Chemin faisant, Épaminonda bondit vers ses mioches pour leur dire de nous suivre après le déjeuner.

Je profitai de sa courte absence et je dis à mon amie, en lui serrant la main :

— Aime-moi seul, Nerrantsoula ! Sois à moi seul !

Elle me caressa doucement avec ses doigts charnus et répondit :

— Faut pas être jaloux, Marco… C'est bête !… Tâche de battre Miou et je t'embrasserai fort, très fort.

Pourquoi était-il nécessaire que je batte « d'abord » Miou, pour seulement ensuite être embrassé par Nerrantsoula, voilà ce que je n'arrivais pas à comprendre.

Miou et ses deux frères aînés étaient fameux pour leur manque de scrupule. Venir dans leur quartier et leur arracher le cerf-volant, même en toute justice, c'était vouloir se faire assommer. N'empêche ! Ce baiser « fort » que Nerrantsoula me promettait après la victoire valait le risque de l'entreprise.

Mais comme nous étions deux à lutter et comme elle savait ce qui nous attendait, la généreuse amie trouva bon, pendant le repas sur l'herbe, de nous donner un acompte à tous deux. Elle nous enlaça le cou par derrière et nous baisa une tempe à chacun, sans penser à mal, grisée par le vin bu trop rapidement. Et bien entendu, chacun de nous jugea superflu le baiser donné à l'autre et bouda. Elle s'en aperçut et nous dit :

— Faut pas vous fâcher ! C'est bête…

Je lisais dans les yeux d'Épaminonda :

— Et tu crois qu'elle n'est pas toquée ?

Nerrantsoula nous laissa croire tout ce que nous voulûmes, prit mon cerf-volant et alla le hisser. Je la laissai faire, au risque de le voir abîmer.

Elle ne l'abîma point. Du premier coup, le cerf-volant prit le grand vol, traînant dans les nues ses vingt mètres de « queue ». Tous les désœuvrés surgirent devant leurs portes, émus par ce beau défi dans les propres parages de Miou, émerveillés par la puissance de mon « bourdon ».

Je sautai au gouvernail. Ça « tirait » bon ! Point de « ventre » ! Aucun moyen de culbute, donc « queue suffisante ». « Bouche à point ». Manœuvre facile « à droite et à gauche ». Bon sujet ! Hé, Miou ! Tu dors ?

Et voilà que Miou sort avec son « rossignol » ! Il jette un coup d'œil vers le ciel et ne m'a pas l'air très rassuré. Un gamin va « tenir ».

— Lâche ! lui cria Miou.

L'enfant lâche, Miou tire avec ses pattes de girafe, mais son cerf-volant rate le coup et tombe « comme une bouse de vache ».

— T'es foutu, Miou ! lui lance de sa porte un « homme marié » en bras de chemise.

Mon « bourdon » hurle et réveille de sa sieste tout le quartier. Les femmes ont mal à la nuque, à force de regarder le ciel, droit au-dessus de leur tête, où mon cerf-volant reste cloué comme un soleil.

— Ça c'est Marco ! crient les gamins, Marco, de la rue Juive !

— Il va voir tout à l'heure ! riposte Miou, qui, au troisième coup, parvient enfin à hisser son « truc rafistolé ».

Et tout de suite il rentre dans sa cour et ferme la porte. Là, ils vont se mettre à trois pour tirer.

— Appelle aussi ta grand'mère ! lui cria Épaminonda.

Àl'œuvre, maintenant !

⁂

Eh !... Enfance, enfance !... Cette histoire de cerf-volant, comme toutes celles qui vont suivre, n'est que le moyen de me griser en t'appelant à moi, enfance ! J'ai besoin de te revivre, ô mon enfance, car voici la mort qui approche et hier, hier à peine j'étais enfant !

Pourquoi l'enfance ne se prolonge-t-elle pas jusqu'aux confins de la vie ? Pourquoi devient-on, soudain, soucieux, mesquin en tout point et surtout raisonnable ? À quoi bon la prudence ? Que nous donne-t-elle, en échange, cette avarice que nous mettons à nous dépenser ?

Une égratignure nous hérisse les cheveux... Une obscénité nous froisse... Un peu de colère envenime notre sang jusqu'à la prochaine colère... Un désir non satisfait laboure nos fronts de rancunes... Et par-dessus tout, ce cauchemar de vouloir amasser pour avoir de quoi vivre mille ans dans l'opulence !

Nerrantsoula !... Petite bonne femme vierge au corps durci par un labeur ingrat ! Amie incompréhensible !... Rosée de ma vie, qui m'accueillais tous les matins avec tes seaux pleins de vif-argent, c'est à toi que je songe quand je prononce le mot le plus doux du langage humain : enfance !

Comme tu étais loin de te douter des périls qu'engendraient nos audacieux amusements ! Combien l'était ce grand nigaud d'Épaminonda ! Combien moi-même, je l'étais !

Tu me promettais un baiser « fort » avant de connaître la force d'un baiser et, pour prix de cette convoitise, tu me demandais d'humilier Miou, un vaurien qui aurait pu nous éventrer tous les trois.

Tu caressais, Nerrantsoula, deux amoureux à la fois, et ils se contentaient de bouder au lieu d'incendier la ville. Quant à nous, nous te sentions vaguement femme, aurore d'un soleil encore inconnu, mais ardemment soupçonné.

Nous étions des enfants, ô ma petite orange amère, mon petit bigaradier touffu.

⁂

Àl'embrouiller. La bataille.

D'abord, inégalité des cerfs-volants nettement favorable : la corde de Miou faisait « ventre », puis, « bouche trop en tête », « queue insuffisante », « manœuvre rebelle » et « menace de culbute ». De mon côté, vol idéal : deux cent vingt mètres de corde tendue à éclater — une ligne oblique du ciel à mes poings, — immobilité parfaite, obéissance sous tous les rapports et tirage qui m'eût soulevé en l'air si j'avais pesé dix kilos de moins. À tel point étais-je gonflé d'orgueil que je m'attendais à chaque instant à me voir allégé de ce poids et emporté dans les nues.

C'était une après-midi de dimanche. À toutes les portes, des grappes humaines, haletantes. Et maintes bouches de crier :

— Bravo, Marco !

— T'as trouvé ton maître, Miou !

Nerrantsoula se grisait du spectacle et, sûrement faisait pipi dans sa culotte.

Épaminonda, lui, naturellement, dirigeait, commandait, bourru comme un dindon, brave comme un amiral. Par des sauts fréquents entre la porte de Miou et moi, il surveillait les opérations malhonnêtes de nos adversaires et me tenait au courant :

— Pas de doute : ils vont tirer à trois ! Un mioche se tient prêt à grimper sur le toit du voisin et nous couper la corde au bon moment. Fais attention !

Puis, se tournant sévèrement vers sa propre bande de mioches :

— Hé ! Toi, Mavridis, et toi, Ghérassimos ! Ici ! Ayez le souci de nos culottes, qui descendront au moment où ça va barder : retenez-les-nous sous la courroie.

Le soleil dardait fort ; et entre lui et Nerrantsoula je sentais mon cœur se fondre. Enfin, je lançai le cri d'attaque :

— Miou ! À nous deux seuls, veux-tu ?

— Le cul de ta mère !

Un cri perçant déchira l'air pareil à un hennissement, et j'entendis Nerrantsoula risposter :

— Perfide !

Au même moment elle fila avec notre troupe de gamins. Et, pendant que je passais à la petite manœuvre de « rapprochement », je la vis, aidée par nos gosses, balayer le sol avec ses bras, ramassant tous les cailloux à sa portée, remplissant

poches et tabliers, faisant des tas de réserve parsemés sur le chemin de notre retraite, que Dieu seul savait dans quelles conditions nous allions accomplir.

La lutte fut de courte durée, grâce à une maladresse de Miou qui tomba dans un piège que je lui tendis : je me posai carrément sur sa corde, la meilleure position pour se faire foudroyer par l'adversaire. Se fiant au poids de son cerf-volant, plus gros et donc plus lourd que le mien, Miou escompta ma culbute et se mit à tirer avec rage. Le bougre avait oublié que je ne faisais pas de « ventre » : je pouvais tendre ma corde et la rendre raide comme l'acier.

Il tira. Je lâchai. Il tira fort et me fit une « bosse ». Je lâchai toujours, mais dès que je vis Miou arriver « au sommet », je mis « à la fourche ».

— Tirons, Épaminonda ! Tirons-en, nom de Dieu, avant qu'il « lâche » !

Il s'aperçut du stratagème et voulut « lâcher », mais, trop tard, car j'arrivais déjà le « prendre à la gorge ».

La foule hurlait :

— Trop tard, Miou ! T'es « pris à la gorge » !

— C'est la culbute ! Ton « rossignol » va « baiser sa queue » !

En effet, durement « enfourché », son cerf-volant perdit l'équilibre, s'embrouilla dans sa queue et se mit à décrire des culbutes, accroché comme une loque.

Maintenant il ne s'agissait plus que de tirer. Un redressement de sa part n'était plus à craindre.

Nous voici, tous les deux, droit au-dessus du toit voisin quand — le misérable ! — un gamin parut sur les tuiles, un couteau à la main, prêt à couper ma corde au moment de la descente.

Mais ce n'est pas pour rien que nous avions une amie qui s'appelait Nerrantsoula : avec une seule pierre, elle toucha le gamin à la tête et le fit dégringoler du toit.

— Tirons, Épaminonda !

— Tirons, Marco !

— Tirons, Nerrantsoula !

Tirons, pendant que la foule hurle avec nous et que les mioches nous retiennent péniblement les culottes qui glissent sur nos genoux !

Boum !... Fracas formidable ! Les deux cerfs-volants, gros comme des portes, tombent sur le toit aux belles tuiles neuves, drainent toute cette terre cuite qu'ils rencontrent sur leur chemin et, cédant à notre tirage, la corde de Miou casse à environ trente mètres au-dessus du sol : la masse informe des cerfs-volants, corde et queues, échoue dans nos bras.

— Fuyons ! Fuyons !

— Gare à vous, cria quelqu'un, on vous poursuit couteau à la main !

— Miou ! Miou ! hurla une femme, tu ne vas pas commettre un crime pour des enfantillages !

Un rapide coup d'œil en arrière nous fit saisir l'horreur de notre situation.

Embarrassés par notre butin, Épaminonda et moi ne pouvions rien faire. Alors je vis Nerrantsoula affronter seule trois chenapans qui dévalaient sur nous les yeux hors des orbites.

Une grêle de cailloux partit de sa main gauche et mitrailla les poursuiveurs. Alimentée par nos gamins, la rapidité des coups et leur diabolique justesse étaient telles que les trois ennemis eurent la tête cassée en moins d'une minute ! Mais quoique ensanglantés, ils s'acharnèrent à chercher une brèche dans cette pluie de pierres et à en venir au corps à corps, ce qui nous eût été funeste, car ils étaient presque des hommes.

C'est ce que notre terrible amie empêcha héroïquement, en reculant à pas comptés et avec un incroyable sang-froid, jusqu'au moment où les trois voyous, meurtris, grièvement blessés par son bombardement, s'arrêtèrent devant un puits et se mirent à laver leurs plaies.

Alors nous déguerpîmes à toutes jambes et gagnâmes la « oulitza Kaliméresque » où un accueil triomphal nous attendait.

— Hourra ! Bravo, Nerrantsoula ! Bravo, Marco ! Bravo, Épaminonda !

Le cerf-volant trophée porté par Épaminonda, Nerrantsoula au milieu de nous deux, et la troupe guerrière des mioches nous talonnant, l'entrée se fit au son de :

Au bord de la mer sur la grève,
Nerrantsoula foundoti !

. . . . . .

Oui, Nerrantsoula foundoti, mais voilà que le propriétaire du toit abîmé arrive une tuile cassée à la main et accompagné par mon père. Le père d'Épaminonda est appelé lui aussi pour écouter de la bouche du plaignant les exploits de son fils. Tous les trois parlent en même temps, hurlent, écument, sont prêts à se prendre au collet. Enfin, l'homme est dédommagé tant bien que mal. Nous sommes engueulés comme des ânes paresseux et pouvons, le soir venu, reprendre notre griserie gréco-latine, avec défilé, chants, lampions-pastèques, et cette étourdie de Nerrantsoula qui, prise de délire, saute rageusement son fossé, distribue des baisers fougueux aux deux amants de son cœur et les blesse si bien tous les deux qu'ils se brouillent à mort à partir de cette triomphale soirée.

Mais Nerrantsoula ne voit rien, ne s'aperçoit de rien. Attirée par les appels de sa Destinée, elle abandonne les deux rivaux, continue ses sauts en lacets et s'enfonce dans les ténèbres avec son refrain :

Nerrantsoula foundoti !
Nerrantsoula foundoti !

Mon cerf-volant sur le dos, je quittai encore une fois, seul et triste, ce lieu de malheur, pendant qu'Épaminonda, cigarette aux lèvres devant sa porte, criait derrière moi :

— Ça ne fait que commencer, Marco ! À bientôt de plus belle ! Et autrement qu'avec des cerfs-volants !

. . . . . .

Enfance !... Douce et navrante enfance !...

⁂

Il est bien entendu que nous nagions, tous, comme des poissons, enfants du grand Danube que nous étions. Là encore, c'est de la belle histoire, riche en tendres souvenirs, en lumière, espace et cruelle amertume.

Holà ! Vie débordante ! Danube printanier de nos cœurs !

Nous nagions tous. Mais nager, c'est peu dire. Quel est le pusillanime garçon de Braïla qui n'ait pas tenté la traversée entre Katagatz et Guétchète ? Et pourtant, la belle affaire que cette traversée !

Passer le fleuve, — en utilisant les cinq manières de nage connues : celle du chien, celle de la grenouille, la planche, comme les « vaillants » et le « piétinement », — toucher du pied le limon de l'autre berge et rebondir immédiatement au retour, voilà ce que tout le monde ne pouvait pas faire ! Voilà ce qui était envié par tout le monde, et par le petit « tout le monde » plus violemment ! Et voilà pourquoi, chaque saison, les bras éloignés et impitoyables du grand Danube enlaçaient de préférence les petits corps de ceux qui s'y fiaient passionnément, les corps de ce pauvre petit « tout le monde » !

Il y en avait pour tous les goûts : des maigriots, des potelés, des blonds, des bruns, des noirauds. Et des yeux grands, et des cils longs, des paupières qui ne devaient plus jamais se rouvrir au soleil, à la lumière, au Danube méchant et aux belles amoureuses qui les attendaient frémissantes à quelque carrefour choisi par le destin indifférent.

Ces corps, nourris de polenta et de brûlants désirs, on les tirait du fleuve, parfois encore tout chauds, quelquefois bleus et déchiquetés par les écrevisses. Une mère au visage labouré par la dé-

tresse, une sœur abîmée par son ivrogne d'époux se trouvaient toujours sur la berge pour réchauffer de leurs embrassements le petit cadavre de celui qui avait donné au Danube sa suprême preuve d'amour.

Il arrivait aussi, pour la grande joie des amis et même des pires ennemis, qu'un galopin l'échappât belle. On l'empoignait par les cheveux « à la troisième montée à la surface » et on l'apportait sur la rive comme un paquet sous le bras. Là, un gaillard le prenait par les chevilles et tournait rapidement sur place jusqu'à ce que l'eau bue giclât toute par la bouche et les narines. Alors revenu à la vie, le bonhomme demandait toujours :

— Où suis-je ? Qu'est-il arrivé ?

— Tu as failli passer le Danube ! lui répétait-on.

Oui, nous nagions tous. Nous passions une partie de notre existence dans l'eau, les hommes et les garçons d'un côté, les femmes et les fillettes à quelque cent pas de nous. Seule Nerrant-soula avait le courage de se mêler aux garçons et de nager avec eux. Elle n'aimait ni les femmes ni les fillettes.

Et un jour de beau début de septembre, après maints essais de me raccommoder avec Épaminonda, elle vint me trouver à l'ombre d'un saule et me dit :

— Si Épaminonda te provoque à une traversée « aller et retour », n'accepte pas.

« Il peut la faire, mais tu y sombreras. Et c'est cela qu'il cherche. »

Je ne répondis rien, car, au fond, il m'aurait plu de lui prouver que j'étais prêt à mourir pour elle.

L'avait-elle compris ? Je ne saurais l'affirmer. En tout cas, sa tendresse pour moi était évidente ; et quelque chose de sournois devait se passer dans la tête de l'autre du moment qu'elle était venue m'avertir si directement.

Épaminonda nous vit causer ensemble et vint me tirer d'incertitude. Il m'aborda de front, blême, ravagé par la souffrance :

— Tu sais, Marco : un de nous deux est de trop à côté de Nerrantsoula. Veux-tu que nous donnions au Danube le droit de choisir ?

— Tout de suite, Épaminonda. Je pense comme toi.

Nerrantsoula baissa la tête et mordit ses belles lèvres que, sûrement, je ne devais jamais embrasser « à la manière des grands ».

— Je vous accompagne ! fit-elle, en nous regardant méchamment.

C'était un ordre. Nous l'approuvâmes silencieusement. Et vite, lui enlaçant le cou, je lui donnai ce baiser « à la manière des grands ». J'en emportai l'ineffaçable brûlure et disparus dans un plongeon.

⁂

J'étais certain que je me noyerais au retour. Aussi, fus-je d'abord calme. On est toujours calme, tant qu'on conserve un faible espoir de vivre.

Je n'ai jamais su ce qui s'était passé entre elle et lui après ma disparition dans les flots. En remontant à la surface, je vis Épaminonda nager à quelques mètres derrière moi, mais dans ce même coup d'œil, je vis encore autre chose : j'aperçus Nerrantsoula au moment où elle prenait des mains d'un gamin une de ces vessies de porc avec lesquelles on apprend à nager. Elle l'avait dégonflée rapidement et cachée dans son tricot. Peu après, nous glissions harmonieusement sur le miroir étincelant du fleuve.

On eût dit trois bons copains dans une partie de plaisir. Et cependant, il s'agissait de la mort. Je ne puis pas m'empêcher de rire en y pensant.

Il y avait de quoi.

Épaminonda, convaincu que je coulerais, était grave comme un bourreau. J'ai su plus tard que son effroi venait de ce qu'il redoutait les affres de l'enfer : il m'assassinait, autrement dit, et, dans le ciel, ce crime se paie dans le feu éternel. C'est pourquoi, tragiquement partagé entre son désir de me supprimer et son souci d'une place convenable au paradis, Épaminonda nageait comme dans de l'eau bouillante. Il roulait, pareil à un tonneau, changeait constamment de nage, contemplait désespérément la voûte céleste et crachait feu et flammes. Je n'y comprenais rien.

Rien non plus de ce qui se passait avec Nerrantsoula. Elle, avec ses bras et ses jambes d'athlète, avançait plus rapidement, en faisant la planche, que nous en luttant à grosses brassées. Mais, soudain, elle devenait immobile et se laissait dépasser par Épaminonda, puis, à mon approche, me faisait toutes sortes de grimaces et me montrait en cachette sa vessie dégonflée.

Par ses grimaces qui voulaient m'encourager, je croyais qu'elle me reprochait d'avoir accepté le défi et de m'être ainsi exposé à la mort. Je pensais qu'elle me disait : Tant pis pour toi si tu sombres ; je te l'avais bien dit ! Et je répondais par une autre mimique, qui l'ébahissait : Bon, bon ! je mourrai, méchante, et tu resteras avec l'autre !

Quant à la vessie dégonflée, alors là, vraiment, je ne pouvais pas me douter de ce dont il était question.

Là-dessus, nous arrivâmes obliquement devant Guétchète, nous touchâmes du pied la terre de Dobroudja et reprîmes immédiatement le chemin du retour, toujours obliquant dans le sens de l'aval.

Maintenant, c'est une autre chanson, car, presque épuisé, la mort me montra de tout près son effroyable image. Et qu'il est triste, qu'il est déchirant de mourir pendant qu'on aime !

Malgré toute l'eau du Danube, je sentais encore sur mes lèvres la brûlure du baiser pris à Nerrantsoula, ce baiser qu'elle m'avait laissé prendre de si bon cœur. Oh non ! je ne voulais plus mourir, maintenant ! J'en voulais encore, de ces baisers ! Mais comme la rive de Katagatz semblait s'éloigner ! Mes yeux troublés l'apercevaient à peine.

Du plomb dans les jambes, du plomb dans les bras. Mon corps se refuse même à faire la reposante planche. Je commence à ne plus sentir la différence des courants que nous traversons. Et mon cœur bat de plus en plus fort. Et mes oreilles craquent. Et la rive de Katagatz s'éloigne toujours ! Ah, Épaminonda ! c'est toi qui épouseras ma Nerrantsoula. Je le savais ! Mais où est mon amie, pour que je la voie une dernière fois ?

La voûte bleue tourne, oscille, on dirait que le Danube monte vers le ciel. Je vois, comme à travers un voile fin, Épaminonda qui fuit, la moitié du corps au-dessus de l'eau.

Et soudain, je sens Nerrantsoula me serrer dans ses bras, puis, qu'est-ce que c'est que ça ? La vessie, gonflée, une grosse vessie bien gonflée, me soulève par-dessous le ventre !

Ah ! quel repos ! quel bonheur ! Oui, je suis sauvé, elle m'a sauvé. Je comprends maintenant le sens des grimaces et de la vessie. Mais comment a-t-elle fait pour la gonfler ? Et pourquoi fuit Épaminonda ?

— Quand tu toucheras le sol, crève-la dans l'eau, pour qu'il ne sache pas que nous avons triché !

Sur ces mots, Nerrantsoula, à son tour, se met à fuir. C'est juste à ce moment que nous entendons Épaminonda crier à une barque venant à sa rencontre :

— Hé ! Barcadji ! Batelier !... Un camarade se noie là ! Cours vite ! Sauve-le !

Comme le plaisant dauphin qui s'amuse en des ébats enfantins au-devant des paquebots qui entrent dans un golfe, ainsi Nerrantsoula se mit à jubiler de son triomphe sur la mort, en entendant ces cris de détresse lancés par Épaminonda.

Elle « piétina » l'eau, en battant des mains, se cabra en imitant le saut du gros poisson, fit des culbutes, plongea jusqu'à l'étouffement, cria, siffla comme la sirène.

Reposé et bourré de joie, je crevai la vessie, m'élançai vers la berge et l'atteignis en faisant le pied de nez au barcadji qui venait

à mon secours.

Là, vraiment, Épaminonda ne comprit plus rien. Et nous nous séparâmes encore une fois rivaux ; cependant que la malicieuse amie nous plaquait tous deux et courait vers ses vêtements en bondissant et en chantant son refrain :

Nerrantsoula foundoti !
Nerrantsoula foundoti !

⁂

La première semaine de septembre est la semaine des mûres retardataires que tout enfant courageux de Braïla va chercher dans les immenses marécages du delta, loin, très loin, vers Korotichka, là où le généreux Danube règne en maître. C'est dur à les avoir, car le Créateur n'a pas oublié le bonheur de ces craintifs habitants du fourré marécageux que l'homme pourchasse stupidement, et il a mis cette incomparable gourmandise à l'abri de la méchanceté humaine. Mais l'enfant est un grand gaspilleur de vie, et rien n'est suffisamment à l'abri de sa convoitise. À lui Dieu pardonne tout.

Parfois, cependant, il ne pardonne pas et punit cruellement.

Le lendemain de ce bain aux intentions mortelles, Nerrantsoula me chuchota dans l'oreille, en même temps que ses mains caressaient ma tête qui reposait sur ses genoux :

— Écoute… Marco… Écoute-moi bien… et ne sois pas méchant. Épaminonda…

— …Nom de Dieu ! Veux-tu finir avec Épaminonda quand tu caresses Marco, et avec Marco quand tu caresses Épaminonda ?

Deux sabres n'entrent pas dans le même fourreau !

Je m'étais brusquement levé pour lui crier ma colère, mais elle m'empoigna doucement par les cheveux et remit ma tête sur ses genoux :

— … Laisse le « fourreau », Marco, et écoute !… Épaminonda est rongé du remords d'avoir voulu te tuer lâchement…

— … Et maintenant il veut me tuer bravement, ce qui me ferait une belle jambe !

— … Et maintenant il veut nous conduire à Korotichka pour manger les mûres du renard, du loup et de la nagâtza. Tu sais : les mûres grosses et noires comme mes yeux !… et toutes duvetées de brume !… et sucrées, comme… comme… comme ça !…

Et elle m'embrassa « à la manière des grands », puis, pour m'empêcher de répondre trop vite, appuya légèrement sur mes lèvres tantôt un œil, tantôt l'autre, faisant clignoter ses longs cils dont le toucher arrêtait mon cœur de battre.

Je ne pus articuler un mot. D'une feuille qui tomba du vieux mûrier au-dessous duquel nous nous trouvions, elle me couvrit la bouche après avoir embrassé la feuille, sur laquelle elle croisa ses mains et continua :

— …Faut pas dire non ! J'ai une envie folle, folle, de manger ces mûres des bêtes sauvages… Et tu sais qu'une envie non satisfaite peut faire beaucoup de mal, car une envie ne vient pas de nous. On dit qu'au « temps des Turcs », une femme enceinte avait arraché un grain d'une belle grappe de raisin que des domestiques portaient sur un plateau d'argent à leur maître, un méchant Pacha. Le Pacha, furieux, ordonna d'amener la pauvre

femme, lui fit ouvrir le ventre et on vit que le grain de raisin se trouvait dans la bouche de l'enfant. Depuis, les Pachas ont conseillé aux hommes de satisfaire toutes les envies des femmes, car cela ne vient pas de nous. Voilà ! Il est vrai que je ne suis pas encore femme, mais c'est la même chose. Oui, Marco, c'est presque la même chose, n'est-ce pas ?

» Et puis, si tu es bon, tu permettras à Épaminonda de nous prouver que lui aussi est capable de quelque chose. Il se sent humilié et veut nous montrer quel bon « capitaine de caravi » il est. Nous irons toute une bande, avec leur barque à voile. Il fera le capitaine et nous étonnera. Entendu, hé ? Tu ne seras pas jaloux !

Quoique lamentablement épuisé par ce partage, j'allai aux mûres. Épaminonda, le pauvre, faisait pitié autant que moi, et m'assura qu'il n'était pas mauvais garçon. Je le savais. Néanmoins, nous nous donnâmes une poignée de main assez peu enthousiaste.

Et nous montâmes dans son bateau, vieille carcasse qui faisait eau de toutes parts. Nous devions écoper sans arrêter un instant. Ce fut surtout l'affaire des sept mioches qui composaient l'état-major de l'amiral Épaminonda, sept « braves » mal débarbouillés, mal nourris et vêtus de loques. On voyait par les hublots de leurs culottes toute la fortune de l'amirauté, mais l'enfance ne connaît qu'une seule misère insupportable : aller à l'école. Grâce à Dieu, de cette épouvante les sauvait le Danube sur lequel nos mousses pouvaient marcher debout, exactement comme Christ dont ils avaient hérité la miséricorde.

Nerrantsoula était au paroxysme de la joie. Tout promettait une balade des plus réussies par un temps doux comme en plein

été après une averse. Chacun à son poste, elle nous étourdissait, sautant de la poupe à la proue, de la proue à la poupe, comme elle sautait sur le fossé, en criant éperdument :

Nerrantsoula foundoti !
Nerrantsoula foundoti !

— Tu vas me disloquer le « vaisseau » ! lui disait Épaminonda, qui naviguait à toutes voiles.

Convaincu qu'il commandait un vaisseau et navré de se voir dépourvu de jumelles, il se tenait droit comme son mât de misaine (imaginaire, car nous n'avions qu'un seul mât), scrutait l'horizon, la main en abat-jour au-dessus des yeux et prévenait gravement son timonier :

— Attention, Papayani ! Ces chalands-là viennent sur nous ! Gouverne légèrement à gauche ! Nous pourrions entrer en collision et nous faire du mal !

— Qui, « nous » ? interrogea notre amie, méchamment. Tu veux dire plutôt que les chalands pourraient mettre ta baraque en bouillie !

Des piques semblables, Épaminonda devait en recevoir tout le long du voyage, mais sa cuirasse de « loup de mer » le sauvegardait apostoliquement. Il était sincère, plein de foi, héroïque et prêt au sacrifice pour l'honneur de sa patrie lointaine, dont il espérait être un jour le serviteur glorieux. Sa figure, ravagée par la flamme des passions précoces qui le brûlaient intérieurement, revêtait un air martial dès qu'il s'agissait d'un devoir à accomplir. Ce fut un bonheur pour nous qu'aucune de ces barques remplies d'ivrognes, si fréquentes sur le fleuve, ne vînt à notre rencontre

avec ses provocations habituelles, sinon Épaminonda eût tout de suite accepté un « combat naval ». Et pour peu que nous l'eussions chicané sur le mauvais état de son « navire », il aurait répondu que c'était la faute du Danube si l'eau y pénétrait.

Je ne doute pas qu'Épaminonda n'eût fait un bon navigateur. Ah ! fatalité mauvaise !

Pourquoi t'acharnes-tu à briser de préférence les âmes les plus généreuses ?

Par des canaux naturels qui sont pour un delta ce que les raccourcis sont pour la montagne, Épaminonda, bon connaisseur de la topographie des marais, nous conduisit glorieusement. Il le fit, vrai Don Quichotte doublé d'un Sancho Pança, suant, saignant, se débattant, prenant un pauvre saule pleureur pour un ennemi irréductible et massacrant ses branches à coups d'aviron, nous épouvantant, au passage de certains fourrés, par de probables apparitions de loups qui attaquent l'homme, qui l'auraient « attaqué une fois » lui-même, danger qui lui faisait tenir constamment un long couteau à la main et prendre des précautions attendrissantes pour protéger nos vies, mais en même temps il sut nous prouver son bon sens en devinant et en nous évitant tous ces enlisements pénibles, tous ces égarements énervants, dont tombent victimes les meilleurs barcadjis eux-mêmes, et qui font souvent que les compagnies les plus joyeuses achèvent maintes parties de plaisir dans les larmes et les jurons.

Partis longtemps après le lever du soleil, Épaminonda « jeta l'ancre » bien avant midi, au milieu des félicitations. Et la fête commença…

⁂

Fête… Que le Seigneur nous garde, car Nerrantsoula se chargea gaiement de nous empoisonner dès que nous mîmes pied à terre : elle embrassa Épaminonda à ma barbe pour le récompenser de sa vaillance ; et pour que je ne sois pas fâché, elle m'embrassa, moi, à la barbe d'Épaminonda, nous mécontentant ainsi tous les deux.

— Ah, moré Marco ! s'écria le pauvre amiral ; ça, c'est une maladie qui ne peut plus durer ! Je meurs, moi !

Tout étonnée de sa gaffe, Nerrantsoula nous dévisagea naïvement :

— Mais… pourquoi vous fâchez-vous ?… Ce que j'ai fait est juste…

— …Trop juste, Nerrantsi-mou ; trop juste et ça fait mal ! ragea Épaminonda.

Et il disparut dans le maquis, se tenant la tête entre les mains. Je m'enfuis à mon tour, dans une autre direction. Les sept galopins étaient déjà loin, à la recherche des mûres.

Elle ne suivit aucun de nous deux, mais peu après je l'entendis au loin chanter à tue-tête, la bouche pleine de fruits :

Nerrantsoula foundoti !
Nerrantsoula foundoti !

Nous nous trouvions au centre d'une surface marécageuse de plusieurs milliers de kilomètres carrés, brousse impénétrable, domaine à jamais perdu pour la main laborieuse de l'homme. Le Danube, tyran généreux, le tient constamment sous la menace de ses flots irrésistibles, aux époques de grande crue. Ici, le ciel pa-

raît aussi sauvage que la terre ; le silence épouvante ; l'immensité rend la vie impossible aux êtres affectueux. Une feuille qui bouge, un épi qui se balance, un cri d'épervier qui déchire l'espace font sentir à l'homme le peu de chose qu'il représente sur la terre. Ici, le niais « roi » de notre planète ne pénètre qu'au prix de cent balafres, de mille déboires et d'épuisantes fatigues. Ici, depuis le vautour qui plane comme un dieu de l'infini jusqu'aux moustiques qui pullulent par myriades, tout crie au saboteur de la belle vie terrestre :

— Chez nous, tu ne mordras pas !

Le refrain mélodieux de Nerrantsoula retentissait comme sous une coupole d'airain et émerveillait une bécassine qui picotait des mûres, tout près de moi. Je me laissai entraîner par l'appel de la voix chérie. Épaminonda, de l'endroit où il se trouvait, fit comme moi, et bientôt nos têtes surgirent, presque en même temps, à l'orée d'une clairière couverte d'énormes pastèques. À notre vue, Nerrantsoula battit des mains et rit de nos museaux barbouillés de mûres. Elle n'avait que les doigts noircis.

Sa joie nous dégela l'âme, nous fit oublier notre mal. Nous rîmes à notre tour l'un de l'autre. Puis, nous montrant la hutte du cultivateur de pastèques, elle nous saisit chacun par une main et nous y entraîna.

— Allons voir qui est ce pépénar !

C'était un couple dans la cinquantaine, pauvres dobroudjans mi-bulgares mi-tziganes, vêtus de loques impossibles et devenus aussi sauvages que la terre qui les nourrissait. Néanmoins la femme, qui portait les traces d'une beauté vite disparue, chassa le

chien et vint nous demander si nous voulions manger des pastèques :

— Nous en avons de très bonnes, ajouta-t-elle en nous fouillant de ses yeux curieux.

— Non ! répondit Nerrantsoula ; nous venons de nous bourrer de mûres. Merci.

— Eh bien, reprit la femme, donne-moi donc ta main, ma belle ; je sais dire la bonne aventure comme personne.

— La voici.

La devineresse y jeta un coup d'œil et s'écria, tout d'un souffle :

— Mignonne ! Tu es le fruit d'un amour défendu, ta vie sera terrible et ton sort est lié à un garçon qui est de la race de ton père ! Va, cela me fait mal au cœur !

Elle lâcha la main de notre amie et regagna sa cabane, cependant que Nerrantsoula s'enfuyait comme une biche.

Nous la rattrapâmes :

— Quelle est la race de ton père ? lui demandâmes-nous d'une seule voix.

— Laissez-moi tranquille ! cria-t-elle surexcitée. Connais pas de père ! Je vous l'ai bien dit ! Laissez-moi tranquille !

Et elle alla s'allonger à l'ombre d'un saule. Nous la suivîmes bredouille : jamais elle ne s'était montrée si méchante. Et comme nous approchions doucement :

— Allez au diable… vous et votre devineresse ! lança-t-elle.

Voilà… Notre devineresse…

Épaminonda se jeta à terre et dormit. Je voulus faire comme lui, mais les mots : allez au diable, me martelaient le cœur. Pour la première fois sa bouche pleine de caresses, pour la première fois ses yeux tendrement parleurs me foudroyaient avec une telle vilenie. Allez au diable… Elle, si délicate, si fine, rudoyer à la manière des vulgaires banlieusards ! Que cela faisait mal !

Je pensais à ces tristesses de l'amour pendant qu'assis près d'Épaminonda je rangeais de grosses mûres dans une petite corbeille que je venais de tresser, quand les chères mains de Nerrantsoula apparurent sous mes yeux et comme par enchantement effacèrent toute douleur. J'arrêtai, heureux, et regardai faire : accroupie derrière moi, ses doigts arrachaient lentement des mûres aux ronces que j'avais sur mes genoux et les disposaient symétriquement dans la corbeille suspendue à ma main gauche qui s'était pétrifiée de joie. Cependant elle murmurait à mon oreille :

— C'est pour moi ?… Marco… Pour moi ?… Tu n'es donc pas fâché ?… Comme tu es bon !… Comme je t'aime !… Pardon !… pardon !…

Son haleine me brûlait. Je collai l'oreille à sa bouche, la tête lourde.

Épaminonda se réveilla.

— Nous aurons un orage, dit-il, allongé face au ciel.

Et, mettant deux doigts dans la bouche, il siffla pour le rassemblement.

Je m'allongeai dans la même attitude que lui, pendant qu'elle passait entre nous deux, la corbeille à la main, et recommençait à nous abreuver de fiel par une méthode appropriée. Prenant des mûres, elle les embrassait d'abord une à une, puis les fourrait tantôt dans ma bouche, tantôt dans celle d'Épaminonda, en chantonnant chaque fois :

Nerrantsoula foundoti !
Nerrantsoula foundoti !

Ce n'était pas des mûres que nous avalions, mais des charbons ardents, alors qu'elle ne se doutait de rien et continuait candidement.

Soudain, Épaminonda éclata :

— Aman !... Nerrantsoula !... Aman !...

Et il se leva menaçant :

— Veuille le ciel qu'une tempête nous fasse sombrer avant le coucher du soleil !... Moi, je meurs !...

Il n'y avait nul besoin d'invoquer la tempête. Elle était dans l'air. Et l'on eût dit qu'Épaminonda souhaitait véritablement qu'elle nous surprît au beau milieu du Danube, tellement il poussait pour y parvenir.

Dans le bras du Matchine, au passage furibond de notre bateau devant Guétchète, des pêcheurs sur la rive nous crièrent :

— N'entrez pas dans le Danube !... Il est démonté ! Et personne ne pourra venir à votre secours !

Le gouvernail à la main, sourd, aveugle et sans pitié, Épaminonda mit le cap sur Braïla, pendant que ses « matelots » écopaient furieusement, obéissants, presque fiers. Nerrantsoula, assise à la proue, contemplait le tout avec indifférence. Elle savait que le Danube, même démonté, ne pouvait la faire sombrer. Quant à son souci des enfants, sait-on jamais jusqu'où le cœur d'une telle diablesse connaît la pitié ? D'ailleurs, le responsable était Épaminonda et sa vaillance grisait à ce point les mioches que, plus le péril devenait imminent, plus ils s'enivraient et hurlaient :

— Vive la Grèce ! Vive la flotte grecque !

Et d'écoper, d'écoper.

Mais en arrivant au milieu du fleuve, leur besogne fut brusquement paralysée par une trombe qui remplit d'eau notre malheureuse barque.

— Déshabillez-vous ! commanda « l'amiral » en abandonnant le gouvernail et se déshabillant lui-même.

Àpeine eûmes-nous le temps d'exécuter l'ordre que le bateau sombra.

— Donnez-vous les mains par-dessus nos dos ! cria Nerrantsoula aux gamins, lesquels ne pensaient plus à la flotte grecque.

La houle sablonneuse nous aveugla un instant et nous égara, puis nous nous retrouvâmes et serrâmes les rangs. Les enfants rigolaient, croyant que l'aventure était mince.

Hélas ! Une minute après, le ciel ouvrait ses cataractes, la tempête balaya rageusement le Danube. Plus moyen de voir ce qui se

passait à un empan devant son nez. Nuit complète et de l'eau, depuis la terre jusqu'aux étoiles.

Me débattant de mon mieux, séparé des deux autres groupes et du gamin qui nageait seul, je sentis longtemps sur mon dos les bras enlacés de mes deux petits compagnons, puis, une rupture soudaine et… plus rien. Seul.

Je fouillai à droite et à gauche autant que les remous me le permirent, mais on sait que Dieu a besoin d'âmes pures dans les rangs de ses bataillons d'anges et, quand nous arrivâmes sur la rive où une foule désespérée nous attendait pour nous recueillir, trois âmes vaillantes, sur sept, étaient déjà en route vers le trône du Seigneur.

Cela se passait dans la première semaine de septembre, quand les mûres retardataires sont la gourmandise la plus convoitée des enfants courageux de Braïla. Ils vont tous, sans penser à la mort, mais parfois on les repêche dans le Danube, le museau encore noirci jusqu'aux oreilles par ce fatidique fruit de ronces destiné aux seules bêtes sauvages.

⁂

Automne riche en feuilles mortes… Octobre triste comme mon cœur… Feuilles mortes et tristesse qu'un vent sec promène par toute la ville.

Nerrantsoula, vêtue un peu plus chaudement, trotte toujours au milieu de son cerceau, mais ses récipients ne sont plus remplis de vif-argent : plus de soleils qui tremblotent dans les seaux ; le ciel lui aussi a pris son vêtement d'hiver.

— Marco, cet hiver nous mangerons des courges cuites dans ma soba !

Elle partage toujours les loisirs de ses après-midi entre la « oulitza Kaliméresque », moi et ses chiens, devenus grands, beaux et étourdis comme leur maîtresse.

— Marco, viens voir comme Léou saute le fossé en même temps que moi ! On a commencé à y coucher des tuyaux en fonte qu'on visse l'un à l'autre. Maintenant, c'est plus dangereux de sauter, car, si on tombe dans le fossé, on peut se tuer. Mais moi, je saute toujours ! Viens voir…

J'écoute son babillage inlassable, je me fais dorloter comme ses chiens, mais je ne bouge plus de ma chambre, je ne quitte plus notre cour. Épaminonda, lui aussi, ne vient plus me voir. Nous avons, tous les deux, le cœur massacré par ce partage. Cela ne peut plus durer. Pour ma part, j'aimerais que cette torture ait une fin, quelle qu'elle soit et coûte que coûte !

Et il y eut une fin, mais tout autre que la plus cruelle de celles pressenties par ma jalousie fiévreuse.

Un jour, vacarme épouvantable dans la rue : femmes, enfants et chiens hurlaient en chœur, comme si c'eût été la peste.

C'étaient les hinghers de la fourrière, avec leur odieuse cage et l'agent qui devait les défendre contre la furie de la population. Les deux tziganes aux yeux haineux, au rire sarcastique, avec, à la main, le long bâton muni à son extrémité du nœud coulant en fil de cuivre, couraient comme des diables, allongeaient la matraque et passaient le nœud autour du cou des pauvres bêtes qui se laissaient faire. Traîné comme une loque, étranglé, le chien ainsi at-

trapé allait rejoindre brutalement le troupeau entassé dans la cage.

Tous les locataires étaient dehors, hostiles, prêts à la bataille, malgré l'agent et son glaive ridicule qui lui battait la cuisse. Chacun appelait son chien et s'enfuyait, le tenait dans les bras, le serrait comme un trésor.

— Hé !... Sacadjitza !... Gare à tes chiens ! crient des voisines.

Mais où est Nerrantsoula ? Elle doit sûrement être à la pompe. Je cours à la grange où sont enfermés ses chiens : Léou manque ! Et les hinghers ont disparu, je ne peux pas savoir s'ils l'ont emporté (« pour l'écorcher vif ») ou s'il est à la pompe, ou en train de vadrouiller.

Je m'affole. Je ne sais quelle piste suivre, quand voici Nerrantsoula ! Elle est seule, Léou ne l'accompagne pas, comme je l'espérais. De loin je la vois venir, plantureuse, les seaux vides dans une main, le cerceau dans l'autre, toute contente d'avoir fini son travail, mais soudain ses yeux s'écarquillent horrifiés, elle comprend d'un coup d'œil que les hinghers viennent de passer, elle court vers moi :

— Mes chiens sont là ? hurle-t-elle.

— Léou manque !

Plus furieuse qu'une harpie, plus déchaînée que l'orage, Nerrantsoula se lance à la poursuite des hinghers et ramasse en chemin les cailloux les plus meurtriers, pierres concassées, pointues, tranchantes. Je l'accompagne et bourre mes poches de projectiles. Je sais qu'il n'y a qu'une bonne mitraille qui obligera les tziganes à lâcher prise.

En effet, guidés par des habitants qui avaient vu passer la fourrière, nous rattrapons le vilain corbillard, mais où ? Naturellement dans cette maudite « oulitza Kaliméresque », avec son fossé et son Épaminonda, qui est dehors, qui a vu Léou dans la cage et nous crie :

— Il est dedans !... Sus aux hinghers !

Pluie de pierres !... Nous en lançons tous les trois, mais ce sont les cailloux partis de la main gauche de Nerrantsoula qui atteignent le but et blessent affreusement tziganes, cocher et agent, Les mettant en fuite, la tête ensanglantée.

Nous renversons la cage. Tous les chiens se sauvent. Et quand l'agent revient avec du renfort, il ne trouve personne pour lui dire que nous sommes cachés dans l'écurie d'Épaminonda, Léou dans nos bras.

Deux heures plus tard, nous sortions comme des rats.

Rue déserte... Crépuscule d'orage... Les carreaux des fenêtres sont des flaques d'or. Faiblement suspendues aux branches des arbres, les dernières feuilles de la saison semblent avoir été trempées dans du sang.

Le fossé même, sombre comme une interminable tombe, reçoit des faisceaux dorés qui cuivrent ses bords et font deviner les conduites couchées au fond.

Nerrantsoula le contemple fascinée et serre son chien dans les bras. On dirait qu'elle résiste à l'envie de sauter.

— Allons ! dis-je, allons chez nous !...

Et, par le petit passage qu'on laisse devant chaque propriété, je traverse, mais elle ne me suit pas, elle dépose Léou, embrasse Épaminonda, saute le fossé et m'embrasse, moi :

Nerrantsoula foundoti !

Puis, retour à Épaminonda, suivie par son chien !

Nerrantsoula foundoti !

Et de plus en plus rapidement, un baiser-poignard pour moi, un autre pour Épaminonda, avec le chien et Nerrantsoula foundoti par-dessus le fossé.

— Aman !... Aman !... Nerrantsi-mou ! Tue-moi plutôt ! Tue-moi ! crie mon malheureux rival, blême et immobile devant sa porte.

Je n'attends plus que de la voir sauter vers moi pour l'empoigner et la traîner vers la maison, mais juste au moment où elle s'élance, Léou la happe par le bas de la jupe : un cri bref, et Nerrantsoula disparaît au fond !

Je m'évanouis immédiatement.

. . . . . .

La suite de cet accident me revient très embrouillée, car pendant trois jours la fièvre et le délire mêlèrent en moi le vrai à la fantasmagorie.

Je me rappelle avoir entendu des hurlements de femmes et vu des falots, des ombres qui s'agitaient, puis, deux yeux fermés, un visage rouge, entièrement noyé de sang, une chevelure en pâte et

un morceau de crâne disloqué. C'était cela, notre belle Nerrantsoula, qu'une voiture emportait vers le triste hôpital.

C'était la fin d'une souffrance…

… Et le commencement d'une autre, bien plus terrible, qui dura de longues années.

Partie 2

Ora-a-anges et citro-ô-ns !… (malheur de malheur !) Oranges et citrons nous vendions depuis cinq ans, dans une voiture à bras que je traînais par le timon et que poussait Épaminonda !

Morts mes parents… Morts les parents d'Épaminonda… Et quoique héritiers pouvant vivre dans l'aisance, oranges et citrons nous vendions par toutes les rues de Braïla, car nous cherchions désespérément notre Nerrantsoula disparue de l'hôpital le lendemain de sa guérison, sans nous dire un mot d'adieu, sans nous laisser un souvenir !

Deux sous l'ora-a-ange ! un sou le citro-ô-on ! (malheur de malheur !) par le vent, par la pluie, par la chaleur suffocante… Et toujours nos yeux en quête d'une fenêtre ou d'une porte qui pouvaient s'ouvrir pour encadrer le minois de notre Nerrantsoula.

Cinq années !…

Nous étions maintenant des « hommes »… Grands, tous les deux… Bruns… Barbes et moustaches frisées ; et, du reste, pas mal faits. Mais comme nos regards étaient langoureux ! On eût

dit deux jeunes moines désirant tristement revenir sur leur vœu de chasteté.

Ora-a-anges et citro-ô-ons !… (pauvres, pauvres de nous !) Cent fois nos semelles avaient piétiné la poussière et la boue du même mètre carré de toutes les « oulitzas », de toutes les avenues, de tous les boulevards ! Mille fois nos yeux s'étaient tournés vers les mêmes portes, vers les mêmes fenêtres… Des maisons avec des portes et des fenêtres ; des maisons ennuyeusement alignées. Et des hommes, et des femmes, et du monde qui entrait, qui sortait, qui bâillait…

Tout cela pouvait disparaître sans que nous éprouvions la moindre peine, car nous cherchions seulement notre belle Nerrantsoula !

Deux sous l'ora-a-ange !… Un sou le citro-ô-on. La voiture s'arrête… La voiture repart… Moi, je tire par le timon. Épaminonda pousse par derrière… Mille et mille fois nos bouches prononcent dans une journée notre banal : oranges ! citrons ! deux sous ! un sou !

Et comme nous croyons toujours que Nerrantsoula se cache derrière un rideau, nous commençons, d'une seule voix :

Au bord de la mer sur la grève,
Nerrantsoula foundoti !
Une vierge rinçait sa jupe,
Nerrantsoula foundoti !

Nerrantsoula foundoti !… Peux-tu entendre cela et ne pas répondre ? En as-tu le cœur ?

— Aman, Marco, aman !... Je meurs, moi ! Car c'est mal avec le mal, mais c'est pis sans le mal.

⁂

Oui, nous avions fait toute la ville, depuis les quartiers aristocratiques, silencieux et froids comme le cœur des hommes rassasiés qui les habitent, jusqu'à la banlieue la plus populacière, bruyante, tapageuse et sale, mais bien plus humaine, bien plus intéressée au mystère des deux marchands qui crient et se lamentent, les yeux aux fenêtres, comme s'ils cherchaient leurs fiancées enfuies la nuit même de leurs noces.

(Ô peuple méconnu ! Il n'y a que toi qui sais deviner les désastres de l'âme humaine, car à toi seul te sont arrivés tous les désastres de la vie !... Tu possèdes toutes les expériences et tu sais pâtir avec tous les accablés.)

Machinalement nos mains distribuent citrons, oranges, et ramassent des sous. Hélas ! ce n'est pas ça : notre pensée est loin ; nos têtes tournent comme des girouettes ; et nous ne remarquons pas que des gamins nous chipent notre marchandise.

Apaisées sont toutes les rancunes que nos cerfs-volants avaient suscitées autrefois... Nulle pierre ne nous est plus lancée... Plus personne ne nous en veut... Nous sommes devenus deux moutons aux regards doux, mélancoliques, deux êtres lointains qui agissent comme des automates. Et c'est en vain que des jeunes filles des plus timides osent avancer leur chemisette aux melons pointus, et que leurs mains caressent nos barbes : aucune d'elles ne peut remplacer notre Nerrantsoula !

— Vré Marco !

— Vré Épaminonda !

Tous les soirs, allongés sur nos lits et en pleine obscurité, c'est par ces appellations, tendrement gémissantes, que nous reprenons nos éternelles questions !

— Comment, comment a-t-elle pu nous quitter si cruellement ?

— Et où, où se cache-t-elle ?

— Avec qui, Seigneur, avec qui notre belle Nerrantsoula partage-t-elle sa tendresse ?

— S'est-elle mariée ? (Ah ! Aman !)

— Aman, Nerrantsoula !

— Nerrantsi ! Nerrantso ! Où es-tu ?

Nos bras se tendent, languissants, vers le plafond invisible, vers le triste infini qui cache notre bonheur, notre bonheur…

Notre ? Oui, parfaitement : notre bonheur à nous deux, à Épaminonda et à moi, notre Nerrantsoula !

Car maintenant nous ne voulons plus rien, s'il est vrai qu'autrefois nous ayons voulu des choses qui troublent, qui embrouillent et qui font haïr. Aujourd'hui, et même depuis bien longtemps, depuis le jour où Nerrantsoula emporta nos cœurs en disparaissant, nous ne voulons plus que l'amie au visage sévère et à la pureté voluptueuse, la femme-amie qui nous aimait d'un amour que nous ne comprenions point.

Cet amour, cet ami-femme, ce visage étonné et cette voluptueuse innocence, tout cela était fait pour notre bonheur et rien

ne pouvait nous le remplacer.

Ôhomme ! quand la femme peut être pour toi un ami, elle est plus grande que la meilleure des épouses, plus complète que la plus voluptueuse des amantes, et elle dépasse de mille coudées la plus entière amitié que l'homme peut avoir pour l'homme, car la femme est complexe et variée comme la terre qui nous charme et nous nourrit !

Où était-elle, notre Nerrantsoula, pour que, nous jetant à ses pieds, nous puissions lui dire :

— Amie ! amie ! nous avons fait la paix ! Donne-nous ton tablier, pour qu'il nous serve d'icone le jour et la nuit d'oreiller ! Nous l'embrasserons le jour comme on fait des images saintes ! La nuit, nous y collerons nos joues fraternellement paisibles ! Car nous avons fait la paix, amie ! Donne-nous ton tablier !

⁂

Oui, je tirais par le timon. Épaminonda poussait par derrière. Et nous criions ensemble :

Ora-a-anges et citro-ô-ons ! (Malheur ! Misère ! Pauvres de nous !)

Ainsi, cent et cent fois nous avions fait toute la ville, toute, sauf une rue, ou plutôt un fragment de rue.

Braïla, garce plantureuse qui contemple le Danube son amant, d'un œil tantôt fiévreux, tantôt lascif, Braïla possède un plan peut-être unique au monde. C'est un éventail presque entièrement déployé. Du noyau qui fait son centre, huit rues et deux boulevards forment autant de bras qui lui enlacent la taille et la

montrent au Danube, comme une offrande tentatrice, mais, pour que la belle ne soit en rien gênée, quatre avenues brisent l'élan de ces dix bras, les traversant exactement comme la monture de l'éventail.

Longue, interminable, allant du fleuve au fleuve, toujours en ligne courbe et atteignant vers la périphérie leurs six cents numéros, chacune de ces dix voies porte le même nom malgré les interruptions des avenues. Toutefois, le peuple qui n'aime pas la monotonie a baptisé selon sa logique les fragments ainsi séparés par les grandes artères, ce qui a donné naissance aux quartiers, nos fameuses mahala : juive, grecque, russe, tzigane, etc.

Une de ces mahala, celle que nos pieds n'avaient jamais foulée s'appelle la Fosse, fragment de la rue de l'Union. Noms fatidiques ! Car, si la Fosse est une vraie fosse pour la femme qui court y livrer sa jeunesse en pâture au ventre sexuel de ce port danubien, le nom d'Union que porte la rue entière est un nom historique : ici se trouvait anciennement le fossé qui défendait la ville forteresse du temps des Turcs. Devenue rue — rue d'Union — après l'extension moderne de Braïla, le fossé d'autrefois s'appela Strada Unirei.

Mais pourquoi la réminiscence populaire n'avait-elle conservé le nom de Fosse qu'à cette portion de rue qui flambe le soir de ses cent lanternes rouges ? Parce que :

Sur la Fosse, mon gars, sur la Fosse,
Où l'on entre en payant un franc :
Les chiens et les chiennes
Nouent leurs calamités…

expliquait une chanson obscène de l'époque.

La Fosse n'a presque plus d'habitation honnête. À mesure que les « chiennes » l'envahissaient, les propriétaires vendaient leurs immeubles aux tzatza et aux néné qui payaient grassement, car l'industrie des « calamités » qui « se nouent » florissait de pair avec les autres industries de la société moderne, où tout se « noue » avec la même impudeur.

Plus de famille honorable. Les parents constataient tristement que les garçons nés sur cette rue devenaient tous des souteneurs avant l'âge. Quant aux filles, même si elles se mariaient honnêtes, leurs manières et leur langage ne différaient en rien de ceux des « chiennes », car :

Des bains de Diane
À la fabrique de Milona,
On n'entend que la voix de Stane :
Viens, chéri ! Tien ! Na, na, na !

L'établissement des bains de Diane et la minoterie Milona formaient les deux extrémités angulaires de la Fosse avec les avenues Victoria et celle de Galatz.

Nous y passions souvent et y arrêtions notre voiture, mais… Notre cerveau, nos yeux, tous nos sentiments se révoltaient à l'idée inexprimable que notre Nerrantsoula eût pu se trouver dans cet enfer. Jamais ni Épaminonda ni moi n'avions osé lâcher le mot sacrilège.

Pétrifiés devant l'un des deux débouchés, nous contemplions un instant les grappes des filles, vêtues comme pour le bal masqué, qui se bousculaient aux portes, jetaient leurs cris rauques aux passants et les tiraient par le bras. Des ivrognes imberbes, se tenant par le cou et traînant leur veste dans la poussière, hur-

laient, les yeux hors des orbites, suivis par un malheureux tzigane qui raclait du violon. Ceux-là éventraient un homme en moins de temps qu'il n'en faut pour allumer une cigarette.

Nous regardions de loin ces horreurs-là, puis dans nos propres yeux, et nous repartions, muets.

⁂

Mais un jour, — un jour de beau printemps ! — comme nous passions devant la Fosse avec nos oranges, le ciel nous envoya un tel signe qu'il nous cloua, et nous ne pûmes plus repartir : nous ne pûmes plus !

C'était le soir. Nous longions la fabrique de farine, quand une meute de chiens et de chiennes en chaleur (de vrais chiens et de vraies chiennes) dévala de la Fosse et vint se jeter contre nos jambes et notre voiture. Au même moment, j'entendis Épaminonda crier d'une voix qui n'était plus humaine :

— Léou ! Léou !...

Àce cri, qui me fit tressaillir, un gros et fort cabot se détacha de la meute comme s'il avait été cogné à l'oreille, s'approcha, flaira rapidement nos pantalons, puis, sans plus tarder, se relança à la poursuite de son autre passion.

— Aman, Marco ! Aman, Épaminonda ! Tu crois que c'est lui ? Alors ? Comment ? Chez qui ?... Quoi !

Nous abandonnâmes la marchandise et nous nous mîmes à galoper derrière les chiens, plus enragés qu'eux, nous mêlant à eux parfois, essayant de briser la « noce » et roulant tous ensemble autour du carré que formaient l'avenue de Galatz, le bou-

levard Couza, l'église de la Mère de Dieu et le boulevard Carol, quand un cabaretier lança quelques arrosoirs d'eau sur la meute et la dispersa.

— Léou ! Léou ! criâmes-nous alors.

La bête secoua fortement sa fourrure trempée ; et, un peu lasse, elle vint nous flairer avec plus d'attention, mais sans élan, comme distraite, la mémoire insuffisamment aidée par des souvenirs d'enfance dont cinq années la séparaient.

— Est-ce bien Léou ?

Nous n'en étions rien moins que sûrs. Ni la fourrure ni le regard n'étaient ceux que nous avions connus. (Peut-être le chien faisait-il après tout sur nous les mêmes réflexions.) Du reste, il se laissa caresser, indifférent, préoccupé ailleurs.

— Allons chercher la voiture, nous le suivrons, dis-je à mon ami.

Par miracle, notre voiture était encore où nous l'avions abandonnée, mais des trois cents oranges et citrons qu'elle contenait, il n'en restait qu'une quarantaine : les passants avaient jugé que cela ne devait avoir aucune importance pour des marchands aussi toqués que nous.

Ce n'était rien, la perte des oranges et des citrons. Ce ne fut pas plus, la perte de la voiture elle-même, qui devait disparaître le soir de ce mémorable jour, comme si jamais elle n'avait existé. Car, en suivant Léou — qui était bien le Léou de notre Nerrantsoula et qui nous conduisit devant la maison de sa maîtresse — nous avons failli mourir, mourir comme on meurt lorsqu'on apprend que sa Nerrantsoula habite une de ces « Fosses » dont le

monde est riche et qu'elle — elle, l'amie au visage sévère et à la pureté voluptueuse — n'est plus qu'une catin !

Nous n'en savions d'abord rien et nous n'en voulions rien croire. Nous suivîmes le chien… Le voyant s'engager dans la Fosse, nous lui retirâmes tout crédit :

— Non… Ce n'est pas Léou.

Pourtant nous persistâmes à le suivre, traînant notre voiture soulagée de sa marchandise et essuyant le feu croisé des filles dont les tendres paroles nous étaient de cruelles offenses.

Le chien obliqua droit sur une porte ouverte et y disparut, sans un regard pour ses suiveurs.

Nous examinâmes la maison. C'était la plus riche de toute la Fosse, belle même par les moulures de sa façade et d'aspect grave à cause de ses stores baissés, mais la lanterne rouge n'y manquait pas, une lanterne toute dorée.

— C'est une « maison de premier ordre », murmura Épaminonda.

Nous savions que la Fosse avait deux ou trois maisons de cet ordre-là, fréquentées par des officiers de bord et par des gens mariés « très bien ». Dans ces maisons les filles étaient peu nombreuses, toutes jeunes, et fort jolies. Elles ne se montraient jamais aux fenêtres ou sur le seuil de la porte : c'était « sérieux ».

— Qu'est-ce qu'on va faire, Marco ?

— On va crier quand même, Épaminonda.

Les regards tantôt vers les fenêtres, tantôt vers notre poignée de marchandises, nous criâmes :

— Ora-a-anges et citro-ô-ons ! (Malheur ! Mi-sè-re !)

Puis, les yeux dans les yeux :

Au bord de la mer sur la grève,
Nerrantsoula foundoti !
Une vierge rinçait sa jupe,
Nerrantsoula foundoti !

Que le Seigneur garde tous les humains de tels instants !

Moi, je n'osais pas regarder vers les fenêtres, mais Épaminonda, qui osa, prit soudain la mine de l'homme qui meurt et qui en a conscience :

— Ama-a-an !... gémit-il, en fermant les yeux et s'appuyant le dos à la voiture.

Au même moment j'entendis une fenêtre s'ouvrir et une voix — belle, presque connue, mais d'outre-tombe — s'exclamer :

— Ah !... C'est vous, Marco ! Épaminonda ! Entrez vite !

Et la fenêtre se referma. Le store grinça en retombant.

Je n'avais toujours rien regardé, rien vu, mais... Que le Seigneur garde le cœur humain de telles atrocités ! La mort est préférable...

⁂

Àpas d'enterrement nous entrâmes dans la cour, puis dans la maison, introduits par Nerrantsoula, oui, par notre Nerrantsoula,

belle femme en peignoir et en pantoufles, belle et pure comme toute vierge d'âme, innocente de regard comme une enfant et nullement fardée. Sa riche chevelure, de partout relevée « à la hongroise », était toute sa coquetterie.

Elle nous attendait sur le seuil du vestibule, nous prit vivement une main à chacun et nous la serra fort :

— Mon Dieu… Marco… Épaminonda… Je vous croyais morts ? Pourquoi ces mines ? Venez chez moi !… Nous aurons beaucoup de choses à nous dire… Que vous êtes beaux, avec vos barbes !… Mais je n'aime pas votre façon de me regarder : qu'y a-t-il donc ?

Puis, nous traînant, elle ouvrit violemment la porte du salon et cria méchamment :

— Hé ! Cafédgi ! Trois cafés « à point » et des cigarettes « royales » ! chez moi ! Et qu'on ne me dérange plus aujourd'hui ! Compris ?

— Mais, ma fille…

Du salon, où trois marins et trois jeunes femmes, vraies femmes amoureuses prenaient du café, une grosse tzatza, une vraie codochka, avait miaulé ces mots, que Nerrantsoula coupa furieusement :

— Quoi ? Que dis-tu ?

— Mais… Anicoutsa… ma belle… tu ne peux pas aller avec des…

— … Avec des… quoi. Tiens !

Et, d'un coup de pied, elle renversa une sellette, brisant le vase qu'elle supportait.

La tzatza se mit à gémir :

— Anica ! Anicoutsa ! Tu deviens complètement folle, ma fille ! Que diable ! On ne peut plus te parler ! Voilà ce que c'est lorsque l'on gâte trop ces enfants-là !

Prête à la dévorer, resplendissante dans sa fureur, Nerrantsoula suivait d'un regard plein d'éclairs les mouvements de la patronne qui ramassait les débris du vase et les jetait dans le tablier du cafédgi. Celui-ci s'en alla humblement. La tzatza rentra dans le salon, vexée, mais muette.

— Venez avec moi ! Je suis si contente de vous retrouver ! nous dit, en nous reprenant par la main celle qu'on appelait maintenant Anicoutsa dans cette « maison de premier ordre » où nous la trouvions après cinq ans de recherches.

Sans avoir dit encore un mot, nous traversâmes un long couloir, puis une petite salle, pour nous voir invités à prendre place dans une grande chambre où rien de ce que nous savions ne rappelait l'horreur d'une maison sise sur la Fosse. C'était si innocemment naïf, si enfantin, tout ce que nous voyions dans l'ordre et le désordre de cet intérieur, que je me demandais sérieusement si je n'étais pas la proie d'un cauchemar.

Le plafond était entièrement couvert de grosses branches d'acacia fleuries dont le parfum nous étourdissait. Une couche épaisse de ces boutons fanés couvrait le sol et les meubles. Le lit, abondamment chargé de parures, était celui d'une grosse poupée, mais en guise de poupée, c'est Léou qui y trônait comme un pa-

cha. Partout, le beau couvre-lit portait les traces de ses pattes crottées. Le chien nous regarda avec des yeux intrigués, frappa amicalement de sa queue et sauta à terre pour nous flairer, cette fois, à son aise.

— L'avez-vous reconnu immédiatement ? questionna la pauvre amie.

Il nous fut impossible de desserrer les dents. Nous cherchâmes dans les yeux l'un de l'autre, comme deux idiots, une pensée précise, une sortie, une attitude.

— Mais, voyons !... Amis... Qu'y a-t-il qui vous peine tant ? Tenez : peut-être cela vous dégourdira-t-il un peu... Nous enlaçant par le cou, elle nous donna à chacun un baiser sur la joue, puis, sur deux divans placés au beau milieu de la chambre, à peu de distance l'un de l'autre, elle se mit à sauter, chantant son inoubliable refrain comme jadis sur le fossé qui avait failli lui coûter la vie :

Nerrantsoula foundoti !
Nerrantsoula foundoti !

Devant ce violent rappel du passé, un flux d'amère douleur gonfla en même temps nos poitrines, à Épaminonda et à moi... Nos lèvres se mirent à trembler... Des larmes abondantes jaillirent de nos yeux... Mais elle ne voyait rien. Grande, belle et bien faite, des petits pieds à la coiffure, elle sautait, dans un sens et dans l'autre, nous montrant jusqu'aux genoux ses jambes idéalement sculptées et secouant ses beaux seins de femme bâtie pour faire s'entretuer les hommes.

Le cafédgi entra avec son plateau de nickel brillant. Nous lui tournâmes le dos et essuyâmes nos yeux à la dérobée. Nerrantsoula prit le service des mains du domestique qui s'éclipsa, le déposa sur un tabouret qu'elle plaça entre les divans et, approchant un fauteuil, s'y installa, les cafés à ses genoux. Là, calme, sérieuse, elle alluma une cigarette et nous considéra gentiment. Nous étions toujours debout :

— Venez, dit-elle, tapant des deux mains sur les divans. Venez, boudeurs… Ici… L'un à ma droite, l'autre à ma gauche, chacun sur son siège pour qu'il n'y ait plus de fâcherie, comme au temps de nos mûres… Et, pour l'amour de Dieu, dites quelque chose ! Est-ce ma beauté qui vous a rendus soudainement muets ? Suis-je vraiment si belle ?

(Nous commençâmes à bêler.)

— Bé-é-elle… Nerrantsoula… comme un diamant au soleil !

— Bé-é-elle… Nerrantsaki… comme les rêves de notre belle enfance…

— … Mais quel dommage…

— … Dommage, oui…

— … Toute cette fortune, ensevelie dans une fosse !

— … Tant de charme, tant d'éclat, que la laideur offense !

— … Des perles éblouissantes jetées aux cochons !

— … Un fin voile de soie livré aux mains d'un fou !

— … Une rose, dans toute sa splendeur, effeuillée cruellement !

— … Un papillon superbe, lâchement blessé !

— … Et pourquoi, Seigneur, pourquoi ce lamentable crime ?

— … Oui, ô Nerrantsoula, pourquoi ce sacrilège ?

— … N'étais-tu pas heureuse ?… N'étais-tu pas aimée ?…

— … N'avais-tu pas le choix de deux cœurs amis ?

— … Que de tendresse méprisée !

— … Que d'amour violemment meurtri !

. . . . . .

⁂

Immobile, fumant sa cigarette, Nerrantsoula nous écoutait avec ses grands beaux yeux de charbons dont les paupières aux cils démesurément longs clignotaient comme piquées par des acides. Le visage ne trahissait rien. La respiration semblait arrêtée. Seuls les deux doigts qui tenaient la cigarette allaient souvent toucher un instant les lèvres.

Ainsi, elle nous laissa crier nos lamentations jusqu'à ce que nous eûmes vidé toute notre amertume. Puis, toujours immobile et nous voyant silencieux, elle murmura d'une voix à peine perceptible, mais précise, sans émotion :

— Ici, mes amis, on n'aime pas ceux qui viennent vous parler si honnêtement. On ne parle pas de corde quand on a le pendu devant soi, et les pendues que nous sommes ne sont jamais complètement mortes. Et, parler comme vous venez de le faire, c'est nous pendre à nouveau : pourquoi ne jamais nous pardonner le

courage d'avoir voulu être ce que nous sommes ? Est-on vraiment sûr, au moins, que nous l'ayons voulu ? — Allons !... Il faut parler d'autre chose... Et d'abord s'asseoir, malgré la « laideur »... Elle est partout.

Nerrantsoula nous prit par les mains, nous attira à elle et nous fit asseoir, chacun sur un divan :

— Comme ça... gentiment... Et fumez... Prenez du café... Savez-vous encore fumer ? Savez-vous boire ? Une liqueur. Un bon vin. Boire et fumer, et regarder dans les yeux d'un ami qu'on aime ! Mon Dieu ! Marco... Épaminonda... Comme vous êtes éteints ! C'est moi qui ai pâti et c'est vous qui êtes morts !

— Nous aussi nous avons pâti !

— Beaucoup, beaucoup...

— De quoi avez-vous pâti ? De vos souffrances ? Je ne pense pas aux miennes, moi...

Elle recula son fauteuil et nous regarda chaudement dans les yeux, tantôt l'un, tantôt l'autre. Puis, elle se leva, alla à une armoire et revint avec une bouteille de cognac et trois petits verres.

Nous fumâmes, bûmes et nous regardâmes dans les yeux. Je sentais que nous devenions plus familiers.

Épaminonda interrogea, tristement, mais avec quelque vivacité :

— J'ai entendu qu'on t'appelle Anicoutsa ici... C'est ton vrai nom ?

Nerrantsoula bondit comme un ressort :

— Mon vrai nom ! Mon vrai nom ! Je n'ai pas de vrai nom !...

Elle arpentait la pièce, les yeux écarquillés, étincelants :

— On m'appelle comme on veut : Sacadgitza, Anicoutsa ou autrement selon les cœurs et l'endroit. Vous m'avez dit « Nerrantsoula », ce diable de Nerrantsoula qui m'avait si bien étourdie que je fus à un doigt de le payer de ma vie.

Elle voulut encore dire quelque chose, mais des pas lourds qu'on entendait approcher de notre chambre la firent se taire. On frappa à la porte. Nerrantsoula ouvrit. C'était la grosse tzatza.

— J'ai dit qu'il ne faut plus me déranger aujourd'hui ! s'écria notre amie.

— Entendu... entendu, fit l'autre, en entrant et en nous dévisageant stupidement, mais ces messieurs... tu comprends, Anicoutsa : j'ai le droit de penser à ma « taxe ».

Devant ce « droit », Anicoutsa ne pouvait plus être Nerrantsoula, pas même sacadgitza. Elle fut clouée, muette, au milieu de la chambre, les yeux hagards sur la tzatza qui représentait la « taxe » dans toute sa beauté.

— Combien est-ce ? demandai-je.

— Cinq francs par heure et par personne, répondit la codochka, avec volubilité, avant que j'aie fini ma demande.

Épaminonda et moi nous nous exécutâmes promptement ; et la masse de laideur s'en alla, que suivait le vague regard de la pauvre Anicoutsa. Mais, dès que l'horreur eut disparu, Anicoutsa secoua sa tête attristée et redevint subitement notre belle Nerrantsoula. Les bras tendus comme des ailes, elle fit une pirouette

et alla se jeter sur le lit, où Léou la rejoignit immédiatement. De là, les yeux fixant les flocons de neige des acacias suspendus au plafond, une main caressant la tête du chien, l'autre dessinant des gestes nonchalants dans l'air, Nerrantsoula parla comme pour elle-même, mais avec flamme.

⁂

— Non, amis… Avec vous, je ne dois pas être méchante… Mon vrai nom, je ne le dirai ni à vous, ni à Dieu. Je le déteste. Il me rappelle une enfance vilaine, pénible. Quelqu'un le prononcerait à mon oreille, je le giflerais. D'ailleurs, je crois l'avoir oublié.

» Mais, ce que je n'ai pas pu oublier, ce que je voudrais vous faire deviner, c'est cette enfance. Elle me fera peut-être beaucoup pardonner de tout ce que vous avez dû pâtir en m'aimant. Car tout vient de l'enfance, tout sur elle s'échafaude : elle est le moment où la vie se présente à nos yeux grands ouverts. Qu'elle se présente sous l'aspect d'une affreuse mégère, nous la détestons et nous voilà méchants.

» C'est sous cet aspect que la vie se présenta à mes yeux. La mégère épouvantable, ce fut ma mère, une juive de parents riches, dont j'ai hérité l'image fidèle. Mais elle se sentait aussi peu juive que chrétienne, ne vivant que par ses amours. C'est ce qui la fit chasser de sa famille, gens médiocres, selon ses dires.

» Elle ne regretta rien, car, médiocre, certes ma mère ne l'était pas.

» — À quoi bon vivre, s'écriait-elle souvent dans ses parlotes avec les voisines, à quoi bon vivre si on ne fait que bâiller en tra-

vaillant, bâiller en s'amusant, bâiller en priant, bâiller en faisant l'amour !

» — Adella, lui répliqua un jour notre propriétaire, je ne crois pas que vos parents aient tant « bâillé » le jour où ils vous ont conçue, car vous êtes une vraie diablesse !

» — Ah ! sûrement non, monsieur Grégoire, sûrement non ! Mais ce jour-là, de deux choses l'une : ou ils comptaient en même temps l'or qu'ils avaient ramassé pendant la journée, ou bien ma mère s'était laissée embrasser par notre pimnicer. C'est pourquoi j'ai été une étrangère dans la famille : tous mes frères et sœurs dorment debout, ce qui prouve qu'au moment de leur conception ma mère attrapait des mouches !

» Notre propriétaire avait raison de dire qu'elle était « une vraie diablesse » : ma mère ne bâillait pas, n'attrapait pas de mouches. Toute notre bourgade voulait d'elle. On se l'arrachait, puisqu'elle devait gagner sa vie à la sueur de son front. Mais elle le faisait gaillardement, chantant du matin jusqu'au soir, et cependant, cette femme que tout le monde aimait, je la détestais. Nous fûmes deux ennemis, dès que mes yeux s'ouvrirent sur son visage qui fut tout de suite haineux à mon égard, parce que ma venue au monde signifia une entrave à sa liberté de vadrouilleuse.

» Ma mère ne prononça pas une seule fois mon nom sans l'accompagner, immédiatement, des épithètes : béléa ou pacoste.

» — Viens ici, béléa, que je te débarbouille ! Va-t'en d'ici, pacoste, que je ne te voie plus devant mes yeux !

» Et, qu'elle m'appelât ou qu'elle me chassât, c'était toujours, toujours, copieusement rossée, giflée, tirée par les cheveux. Durant toute mon enfance les bleus n'ont disparu de mon corps que pour faire place à d'autres bleus, et mon cuir chevelu n'a cessé un seul jour d'être meurtri. Tout cela, en sourdine, dans la chambre, la porte fermée. Et malheur à moi, si, au début, il m'arrivait parfois de crier : étendue par terre, bâillonnée d'un coussin, je payais chèrement l'audace d'avoir crié haut sous la violence des coups maternels.

» — Chienne ! me hurlait-elle ; c'est toi le malheur de ma vie ! Je ne me sens pas faite pour être mère, et tu t'es cramponnée à mes entrailles comme la cuscute aux champs ! C'est pour mon plaisir que je couche avec ton père, non pour donner la vie à des mômes comme toi !

» Mon père… Elle voulait dire : son amant, superbe brute, comme elle, marié et père de trois enfants. Quant à l'aveu qu'ils couchaient ensemble pour leur plaisir, et non pour me donner la vie de cela je ne doutais guère. Cela se faisait sous mes yeux, à mes oreilles, depuis toujours ; et c'était là le dernier des griefs que je pensais leur faire, car rien ne m'amusait, ne me payait des rudoiements dont j'étais victime que ce « plaisir » à eux.

» Au fait, ce n'était pas un plaisir, mais une rage.

» À quatre ans, je ne comprenais et m'épouvantais en silence. Rien d'ailleurs, je n'ai rien compris jusqu'à la fin (cette fin qui me surprit brusquement quand j'avais à peine dix ans), mais tout en ignorant naïvement le sens humain de leur rage, du moins ai-je appris plus tard que tout ce chambardement nocturne ne ferait

pas crouler la maison sur mon lit comme je le redoutais, et que je pouvais voir et entendre sans aucun danger.

» La défense brutale de formuler ma peur, de pleurer et d'appeler au secours, fut le premier sentiment que je découvris dans le berceau en même temps que les coups. Et si des enfants saisissent d'abord cette tendresse des mots de maman et papa, moi j'ai saisi la dureté de cette terrible menace qui suivait les gifles : Chut ! Chut ! Tais-toi ou je t'étrangle ! Pacoste ! Béléa ! Le visage qui se penchait sur le mien et la bouche qui proférait ces horreurs étaient ceux de ma mère. Le « père », lui, ne s'approchait de mon lit ni pour me maltraiter ni pour me protéger ou me caresser. Je n'existais pas pour lui, comme n'existaient pas ses enfants même légitimes. Hélas ! c'était un homme de la pâte de ma mère.

» Blottie sous mes draps et retenant ma respiration, je le voyais entrer tard dans la nuit, bonhomme fort, grand, moustachu, noiraud, les sourcils froncés, le chapeau sur une oreille. Ma mère l'attendait, les rôtis froids et les bouteilles de vin sur la table, après avoir tout récuré, tout astiqué. Vivement, elle lui sautait au cou et le mordait jusqu'au sang. Il lâchait le premier hurlement, la mordait et la faisait hurler à son tour. C'était leur bonsoir, leur embrassement de bienvenue. Je me souviens, après ma libération, avoir remarqué plus de délicatesse dans les manières dont font preuve, lors de leurs amours, les taureaux et les vaches.

» Mes parents avaient d'ailleurs quelque chose de la beauté et du naturel de ces animaux et tout leur sans-gêne.

» Pendant la ripaille, ils étaient sincères comme les porcs dans leur façon brutale de mâcher les aliments. Puis, à mesure que le vin leur montait à la tête, leurs yeux s'arrondissaient, s'écar-

quillaient et brillaient, humides, comme ceux du bétail mâle en chaleur. C'était vraiment beau de les voir, d'autant plus qu'en juillet comme en décembre, ils avaient l'habitude de se mettre entièrement nus, ce qui me faisait grand plaisir, car leurs corps sculpturaux étaient gracieux dans leurs moindres mouvements.

» Je trouvais tout cela simple, naturel, agréable, distrayant, et je faisais des prodiges de malice pour ne pas être surprise en train de les épier, quoiqu'ils ne me surveillassent jamais.

» Ils devenaient moins simples et bien plus turbulents après la ripaille, quand, semblables à deux superbes coqs, ils se jetaient l'un sur l'autre pour se mordre, couraient par toute la chambre, bousculaient les meubles, renversaient les chaises et s'évertuaient à qui mieux mieux à mordre sans être mordu (mais je crois que leur plaisir était le même dans un cas comme dans l'autre). Toutefois, lorsqu'il lui arrivait, à elle, plusieurs insuccès consécutifs et que son adversaire la mortifiait coup sur coup, sa rage était telle que je m'attendais à la voir devenir folle. Aussi, après ces défaites, sa morsure n'était-elle que plus terrible. Alors, il mugissait, le cou tendu, comme un taureau, puis l'empoignait, la soulevait et la promenait sur ses bras tout le long des quatre murs.

» À les voir si beaux, si souples, si bien faits, lui, crinière frisée, elle, chevelure défaite, tous deux la peau couverte de dizaines d'ovales bleus marquant la dentition, c'était le seul moment où je les aimais sincèrement.

» Après, je ne les aimais plus. Ils éteignaient la lampe et criaient comme des malades. Je ne comprenais pas, et cela me faisait de la peine.

» Mais autre chose que de la peine me faisait la fin de ces histoires nocturnes et c'est là que je commençais à les mépriser.

» Un court assoupissement, et j'entendais la voix de ma mère :

» — Ah !... quelle vie !... quelle vie !... J'en ai assez... Choisis, mon cher, choisis entre elle et moi... Ça ne peut plus durer ainsi. Je perds la tête...

» C'était le signal. D'habitude, il se taisait longtemps, puis :

» — Ne m'embête pas... Je ne puis pas faire comme je voudrais... tu le sais bien...

» Et d'une parole à l'autre, les voilà debout. Ils allument. Lui s'habille, morose. Elle, en chemise, le poursuit d'invectives, jusqu'à ce que la première gifle lui résonne sur la joue. Puis, une heure durant, les coups et les insultes pleuvent d'égal à égal, car elle était très audacieuse et musclée, grâce à son dur travail.

» Ah ! les vilains yeux, les affreux visages !... Les hideuses brutes qu'ils étaient alors !... Transie de peur, je me demandais, à l'aube, quand il sortait en claquant la porte, quel serait ce jour-là le nombre de meurtrissures que je recevrais, moi : la cause de leur malheur.

» Cette vie de bêtes féroces fut fréquente au début de mes heures conscientes, et parfois toutes les nuits ; plus tard, deux et trois fois par semaine, pour s'espacer d'année en année au fur et à mesure que les disputes et les coups montaient en violence.

» Ma mère était d'une jalousie barbare. Pour « envoyer » des maladies incurables à sa rivale, elle jetait dans sa cour, les nuits de pleine lune, des grenouilles dont la bouche cousue avait été

emplie de mercure. La femme de son amant se vengeait en barbouillant nos fenêtres d'excréments. Le matin, je devais aider au lavage de cette puanteur, pleurant de dégoût et me faisant battre.

» Il arrivait que les deux femmes, à force de se guetter l'une l'autre, tombassent nez à nez. Alors, toute la commune se rassemblait pour rire, car sans se faire trop de mal, elles se tiraient par les cheveux et se crachaient à la figure. Mais le scandale était inimaginable. Et les gens qui aimaient ma mère pour sa vaillance se demandaient comment une juive pouvait épouser des mœurs si bassement roumaines.

» Elle le put, tombant de plus en plus bas, tant qu'enfin une manie religieuse s'empara de son cerveau et le détraqua complètement. Notre chambre fut envahie par les icones de tous les saints de l'église orthodoxe. Des cierges et des veilleuses brûlèrent partout. Les popes firent leur apparition dans la chambre de « la juive ». Et la juive reçut le baptême, dont la malheureuse espérait « un changement » dans l'attitude de son amant « chrétien » qui, lui, se fichait de toutes ces histoires popesques.

» Un changement se produisit, certes, mais dans le sens opposé ; de propre et travailleuse qu'elle était, ma mère devint une bigote sale, négligente, paresseuse. Les poux surgirent dans nos chevelures. La misère nous mit au régime du jeûne, si sympathique aux popes quand il s'agit de leurs ouailles. L'amant vint encore une ou deux fois, trouva que ma mère « commençait à devenir une épouse comme toutes les épouses », et s'éloigna d'elle.

» J'avais neuf ans. Abrutie par l'abandon, la belle Adella de jadis ne faisait plus maintenant que courir les rues et épier le passage de son homme, qu'elle suppliait pitoyablement de revenir

« encore une fois », au moins « une dernière fois », cependant que je vagabondais de maison en maison, loqueteuse, répugnante, à la recherche d'un morceau de pain.

» Un soir, je les surpris s'entretenant au coin d'une rue. Elle était ivre :

» — Viens, mon chéri… viens… ou je me pends…

» Apitoyé, il disait, tendrement, lui caressant la main :

» — Pauvre Adella !… Tu me crèves le cœur, mais vraiment, tu pues l'eau-de-vie comme une rakidgitza… Et c'est si sale chez toi !

» Ce fut comme un coup de fouet. Elle vendit son dernier bijou, un beau bracelet, nettoya la maison, se rendit belle, presque séduisante, et réussit à ramener son « chéri ».

« Nous étions en automne… Le froid piquait assez fort et ma mère fit du feu. De mon lit, un œil sur la chambre, j'aurais été heureuse de les voir s'aimer « encore une fois », mais justement ce soir-là, après une longue paix, ma mère m'avait, pour rien, cruellement battue et envoyée coucher le ventre vide. Aussi, en les regardant dévorer une oie rôtie, j'avalais ma salive et je les haïssais à mort.

» Les pauvres ! Comment eussé-je soupçonné que, pour eux, la mort était déjà présente !… Elle l'eût été pour moi, sans précisément cette dureté à eux qui me tint en éveil et qui me sauva la vie uniquement parce que, affamée, je n'attendais que le moment de les voir endormis pour me jeter sur les restes de leur copieux repas.

» Ce moment vint peu après minuit, après le chambardement habituel, quand ma mère prouva une dernière fois que — même la mort dans la tête — elle n'attrapait guère de mouches en faisant l'amour.

» Ils s'étaient couchés dans un état où je ne les avais jamais vus, hébétés, chancelants. Lui surtout semblait avoir une tête de plomb ; je l'entendis, le premier, ronfler, car ils ronflaient tous deux, au commencement du sommeil. Déjà je voulais me glisser hors du lit pour aller, à tâtons, chiper un morceau d'oie que j'avais repéré, quand ma mère se lève et allume. Je ferme vite les yeux et fais la morte. Elle se penche sur moi — je sentais sa transpiration insupportable — puis, je l'entends sortir et trébucher dans la cour, d'où me vient le bruit d'une averse.

» Elle est longue à revenir. Quand elle rentre, c'est pour déposer à terre un fardeau, éteindre et se fourrer au lit immédiatement.

» Alors j'ouvre les yeux et regarde ce qu'elle vient d'apporter, mais au même instant une odeur de gaz m'étourdit. Au milieu de la chambre, dans l'obscurité complète un noyau de feu brille et lance des étincelles qui craquent. Je me dis, ignorant tout à fait qu'on pût se tuer avec du charbon de bois : elle a froid et a fait du feu, mais pourquoi ne l'a-t-elle pas allumé dans le poêle ? Ça fait mal à la tête !

» Dans le silence noir, je me lève et écoute : il ronfle toujours ; ma mère ne bronche pas ; et le brasier luit de plus en plus fort, craque et pue terriblement. Je n'ai plus envie de manger, mais de vomir.

» Doucement je sors du lit, ramasse mes vêtements, n'ai garde d'oublier le morceau d'oie, puis j'ouvre et quitte la chambre avec précaution, en refermant la porte pour qu'ils puissent dormir et ne pas avoir froid, pensais-je, dans ma peur d'être battue le lendemain plus durement que d'habitude.

» Je ne fus plus battue, car le lendemain j'étais une orpheline, échappée à la mort grâce à la cruauté de sa mère qui l'avait envoyée se coucher sans dîner.

» Après une nuit passée dans le foin de l'écurie, le matin, accompagnée par une locataire, j'entrai timidement dans notre chambre : ma mère et son Grec étaient morts, asphyxiés.

. . . . . .

⁂

En prononçant le dernier mot de son histoire, Nerrantsoula fit un bond et sauta au milieu de la pièce :

— Voilà, dit-elle. Il leur sera beaucoup pardonné parce qu'ils ont beaucoup aimé…

Et venant nous prendre par le cou et nous embrasser :

— … Me sera-t-il, à moi aussi, beaucoup pardonné ?

Épimanonda, les yeux hagards, avait la pensée ailleurs : il songeait à ce que je songeais moi-même ; il le dit, du bout des lèvres :

— Ton père était donc grec…

Nerrantsoula tressaillit :

— Grec ? Je n'ai pas dit cela !

— Si..., appuyai-je, tu l'as dit : « Ma mère et son Grec étaient morts... »

— Et qu'est-ce que cela pourrait bien vous faire ! s'écria-t-elle, agacée.

Cela nous faisait beaucoup. Elle le savait aussi bien que nous, car la devineresse des marécages, en lisant dans les lignes de sa main, lui avait dit : « Ta vie sera terrible et ton sort est lié à un garçon qui est de la race de ton père. »

Ce garçon était donc Épaminonda. Je le pensais. Il le pensait aussi, je le voyais dans son regard devenu presque dur pour moi et qui me disait clairement : de nous deux, c'est moi qui suis de la race de son père : le sort de Nerrantsoula est donc lié au mien ; elle est à moi.

Je sentis que dès ce moment-là je ne devais plus compter sur la tendresse de mon ami. Unis pendant cinq années dans la souffrance, nous ne pouvions plus l'être dans cette navrante joie où la passion charnelle et l'amitié pure se contrecarrent. Épaminonda redevenait mon rival du temps de la canalisation, quand nous nous étions connus sur les bords d'un fossé qui fut fatal à Nerrantsoula. Et aujourd'hui une autre fosse — la Fosse des filles publiques à Braïla — nous réunissait de nouveau tous les trois. Pour combien de temps ? De quelle manière ? Et à qui, de nous trois, cette Fosse allait-elle être funeste ?

Nous restions pensifs, chacun sondant le gouffre de notre destinée commune, quand un brutal toc-toc à la porte nous réveilla.

Nerrantsoula ouvrit. L'horrible tzatza réapparut. Elle nasilla aussitôt, en scandant les paroles :

— C'est l'heure-re, mes-si-eurs ! Ma ta-xe, s'il vous plaît !

Devant ce sauvage et inattendu rappel à la triste réalité, notre amie fut pétrifiée. On eût dit que cela lui arrivait pour la première fois. Nous fouillâmes vite dans nos poches, jetâmes à la codochka sa chère taxe et la chassâmes. Elle sortit en faisant sauter les pièces dans sa main.

Le jour diminuait silencieusement L'angoisse nous abattait. Une heure durant, aucun de nous ne souffla mot. Nerrantsoula sur son lit, Épaminonda et moi sur nos divans, nous fumions cigarettes sur cigarettes et évitions le choc de nos regards. L'accablement était tel que Léou, exaspéré, bâilla et clabauda sans arrêt.

— Va te promener, lui dit enfin sa maîtresse.

Le chien comprit d'emblée et sauta des deux pattes sur la poignée de la porte, qui s'entre-bâilla. Il y introduisit son museau et se glissa dehors.

Àpeine était-il sorti qu'un bruit de béquilles frappant le plancher du corridor nous parvint par la porte ouverte. Nerrantsoula alluma la grosse lampe du lustre à pétrole, courut et reçut dans ses bras le béquillard : une véritable apparition.

C'était un petit jeune homme qui pouvait avoir notre âge, mais qui n'était qu'un squelette à la peau parcheminée, aux yeux creux — quoique beaux, rêveurs — une moustache pas plus épaisse que les sourcils, le nez transparent et les lèvres tendues sur sa belle

dentition comme deux sangsues affamées. Il riait, le chapeau à la main, d'un rire sincère qui m'alla droit au cœur.

— Eh bien, Aurell ! dit Nerrantsoula, affectueuse, le conduisant au fauteuil, t'es-tu amusé gaillardement avec la compagnie ?

D'une voix essoufflée et empreinte d'un mélancolique regret, l'infirme répondit :

— Gaillardement… On ne s'amuse pas gaillardement lorsqu'on est comme je suis et dans une « compagnie » de gens qui n'ont pour moi que de la pitié…

En disant cela il roulait sur nous des yeux étonnés. Nerrantsoula, s'expliquant alors, nous intrigua à notre tour :

— Ce sont deux amis, deux vieux amis que tu ne reconnais plus, mais que tu te rappelleras si je te dis que ces barbus-là sont Marco et Épaminonda, les deux braves garçons qui venaient me voir le jeudi et le dimanche à l'hôpital quand j'avais le crâne fracturé.

Àces mots, le visage du béquillard devint grave et sincèrement peiné.

— Ah !… fit-il, je me souviens, puis… C'est pour moi que tu as quitté ces deux amis… Maintenant… laissez-moi… Je ne m'attendais pas à cette surprise…

Nous ne nous y attendions pas davantage !… Cet estropié… Nerrantsoula nous avait quittés pour lui !… Pourquoi ?

Nos regards, qui exprimaient notre désir de connaître la vérité, se portèrent sur son visage ému. Elle ferma doucement les yeux en signe d'acquiescement et aida Aurell à se diriger vers la

porte, qui était ouverte, mais dont le cadre, juste à ce moment, fut tout rempli de la terrible tzatza :

— C'est comme cela, mes enfants, la porte grande ouverte, que vous vous amusez ? miaula-t-elle.

— De quoi s'agit-il ? De la taxe ? demanda Épaminonda d'une voix caverneuse.

— Eh oui, mon garçon ! Ça fait bien deux heures que je vous laisse tranquilles.

Nerrantsoula poussa un cri de bête égorgée, lâcha l'infirme et se précipita sur le tiroir d'une commode, empoigna toutes sortes de bijoux et les jeta, d'un seul coup, à la figure de sa patronne :

— Tiens ! Truie infecte ! Rassasie-toi de taxe ! Et laisse-nous tranquilles jusqu'à demain matin !...

Puis, reprenant le bras d'Aurell, elle disparut avec son protégé.

La tzatza blêmit et s'appuya contre l'embrasure :

— Ah ! C'est le comble ! Jamais quelqu'un n'a osé me dire « truie infecte » ! Et si vous saviez combien j'ai été et je suis bonne pour cette enfant ! Sans moi, elle serait aujourd'hui une chiffonnière... Quelle honte ! Mon Dieu !... J'ai bien le droit de demander ma taxe. Elle me doit un tas d'argent, tant elle est gaspilleuse... Seigneur ! Seigneur ! Quelle honte !

Nous ramassâmes les bijoux répandus sur le sol et mîmes dans les mains de la généreuse cocodhka un billet de cent francs :

— Allez, madame, et maintenant ne revenez plus ! lui dis-je.

— Comment, « ne revenez plus » ? s'écria-t-elle. Vous ne voudriez pas, contre une pièce de cent francs, me séquestrer ma plus belle fille ! Il y a dans le salon trois messieurs comme il faut qui veulent d'elle. Ils ne vont qu'avec elle. Et ce sont des clients qui paient des bouteilles chères pour tout le monde, pas comme vous…

— Mais, madame, nous ne sommes pas des clients…

— Vous n'êtes pas des clients ! Alors, quoi ? Des amants de cœur ? Je n'admets pas ça, moi, dans ma maison ! Et deux, pardessus le marché ! Ah non, alors ! Vous m'amusez !… Regardez-moi un peu cette Anicoutsa ! Qu'elle me paie d'abord les quatre mille francs qu'elle me doit ; après, c'est son affaire si elle veut marcher à l'œil !

Et la tzatza partit en claquant la porte. Nous restâmes seuls, Épaminonda et moi, nous regardant ébahis :

— Quatre mille francs, moré, Marco !

— Quatre mille francs, Épaminonda !

— Pauvre Anicoutsa !

— Chère Nerrantsoula !

— Jamais nous ne pourrons payer une si grosse somme !

— Jamais !

— Cependant, il le faut, Marco !

— Certes, Épaminonda, il le faut !

Àcette époque-là, deux cents louis d'or, tout marchand d'oranges ne les avait pas dans son burnous. Nous ne les avions pas davantage, quoique nous fussions, chacun, possesseurs de deux propriétés qui nous faisaient vivre. Elles nous faisaient vivre, oui, mais pas à raison de cent francs par jour qu'il fallait donner à une tzatza pour qu'elle nous laissât tranquilles près de notre Nerrantsoula, son Anicoutsa, que des messieurs « comme il faut » attendaient dans le salon !

— Moi, je ne pars plus d'ici ! s'écria Épaminonda, tâtant son coutelas enfoui dans sa ceinture.

Et promptement nous décidâmes de vendre chacun une propriété, de payer la dette de Nerrantsoula, de la délivrer de la Fosse, puis…

Aussi promptement, chacun fouilla dans la pensée de l'autre ce qu'il comptait faire, après, avec cette Nerrantsoula, une fois délivrée.

Pauvre et sublime jeunesse ! Il n'y a que toi qui saches prendre, promptement, les plus impossibles décisions. Il n'y a que toi qui fermes adorablement les yeux devant la cruelle évidence.

Car il était évident que le jour où Nerrantsoula serait libre, nous ne pourrions pas partager deux pailles entre trois ânes, comme dit le proverbe, ni une femme honnête entre deux hommes honnêtes. Mais ce jour-là n'était pas le jour même et, en attendant, nous étions heureux de pouvoir séquestrer notre amie et la regarder, l'écouter.

⁂

— Oh ! fit Nerrantsoula en rentrant, je suis sûre qu'elle vous a déjà dit que je lui coûte quatre mille francs ! Elle le dit à tout le monde et chacun lui donne quelques louis pour que ma dette diminue ; mais ma dette ne diminue quand même pas… Je connais cela.

» Il est vrai : elle m'a prêté quelques bonnes sommes d'argent à un moment où, naïve, je croyais à la générosité du monde… Ce n'était d'ailleurs pas pour moi, mais pour Aurell que j'espérais pouvoir guérir. Ah !… Comme tout cela me peine !

» Le pauvre Aurell, que vous avez vu, a été victime d'un accident identique au mien : il est tombé lui aussi dans le fossé de cette canalisation, une année environ avant moi, et cette chute, cause d'une compression de la moelle épinière, a abouti à la paraplégie. De plus, tuberculeux héréditaire.

» Mais quelle nature heureuse !… Jamais de cris, jamais de plaintes, jamais de mauvaise humeur. Il était le malade le plus touché de notre section chirurgicale ; et cependant il faisait rire tout l'hôpital et rendait des services à qui l'en priait, tout paralytique qu'il soit !… À tel qui avait le bras en écharpe, il allait régulièrement rouler des cigarettes ; à tel autre, immobilisé, il servait la nourriture, le mouchait, lui grattait une démangeaison ; des illettrés, il faisait la correspondance, laquelle arrachait des larmes s'il s'agissait de « taper » un parent, ou provoquait des fous rires s'il fallait encourager « ces sacrés malades de la maison ». Enfin, comme chaque patient avait besoin de quelque chose de la cantine, c'est Aurell, l'homme sans jambes, qui passait la musette autour du cou, prenait les béquilles et allait faire les commissions. C'était interdit, mais qui pouvait être sévère

avec l'aimable Aurell ? Du médecin chef aux domestiques, tout le monde l'aimait.

» — Au-ré-é-elle ! criait une infirmière, le malade du 7 ne veut pas faire pipi : va le lui faire faire !

» Il ne s'agissait pas de piquer la vessie du réfractaire, mais simplement qu'Aurell imitât Monsieur l'Économe lorsqu'il est fâché. Or l'économe de l'hôpital était l'être le plus bourru qui fût au monde et le plus riche de tics. Tout bougeait en lui : le nez, les yeux, les oreilles, le menton, les lèvres, les épaules et jusqu'au cuir chevelu. Il les faisait fonctionner au diapason d'une mauvaise humeur, qui lui était naturelle, mais qui, dès qu'elle s'accentuait, tournait à la colère, les faisait vibrer à une vitesse folle et dans un ensemble parfait. Souvent la langue elle-même « se montrait devant sa porte », comme disait Aurell, qui savait seul copier l'amusant économe, « père des malades » éternellement mécontent du service, mais brave homme au fond. Et en effet quand (très rarement) Aurell se décidait à imiter notre chef suprême, tous les internes et les infirmiers se rassemblaient autour de lui, se tordaient de rire, et finalement disaient :

» — J'ai uriné sur moi, ma parole d'honneur !

» Mais Aurell nous rendait des services que personne ne pouvait rendre. On sait que dans les hôpitaux la nourriture est insuffisante, surtout pour les malades qui n'ont que des fractures. Aussi Aurell, qui épluchait à lui seul la moitié des légumes de l'hôpital, tout en amusant les cuisiniers, nous apportait-il en un clin d'œil ce que nous désirions pour apaiser notre faim, étant à la cuisine comme chez lui et se réservant sans se gêner toutes ces gourmandises que le personnel escamote à la barbe de l'adminis-

tration, mais dont il prive les malades. Il les distribuait sans préférence et en évitant de faire des jaloux. Il était juste, pensait à tous les malheureux, à preuve ce cas : un soir on transporta, avec son lit, dans la chambre mortuaire, un pauvre paysan qu'on croyait mourant. Il avait perdu connaissance. On mit une veilleuse à son chevet, un crucifix sur sa poitrine et on le confia aux soins du Seigneur, loin des malades que son agonie pouvait effrayer :

» — Il mourra cette nuit, dit notre infirmier.

» Aurell n'en était pas convaincu et il alla vers minuit voir l'abandonné. Surprise : le mort était ressuscité ; et sa première parole fut pour demander « un peu de choucroute ».

» — J'en meurs d'envie ! se serait-il exclamé devant notre ami, qui s'en fut lui en chercher un plein bol, le lui servit et se recoucha sans que personne sût ce qui s'était passé.

» Hélas ! cette histoire eut une suite lamentable et hilarante à la fois, car le matin de bonne heure, notre infirmier allant chercher son mort pour le transporter à la morgue, se rencontra nez à nez avec lui en ouvrant la porte :

» — Encore un peu de choucroute, cher monsieur ! cria le mort.

» L'infirmier prit la fuite, traversa l'hôpital et la cour en hurlant d'horreur et ne s'arrêta que chez lui, d'où il ne voulut plus retourner reprendre son service. Depuis, cet homme est tombé dans une mélancolie hypocondriaque ; il n'est plus qu'une charge pour les siens, cependant que le paysan qu'il voulait livrer à l'au-

topsie est encore guilleret et mange de la choucroute quand il en a envie.

» À cet incident s'ajouta peu après une extraordinaire aventure qui rendit Aurell célèbre. L'hôpital possède une section de fous, et il arriva qu'un de ceux-ci devint furieux. On décida de l'envoyer dans une maison spéciale, mais les deux gardiens qui devaient le ligoter n'osaient pas s'approcher du malheureux, qui menaçait de « tuer tous les dragons » avec une barre de fer qu'il avait arrachée à la fenêtre. Aurell apparut brusquement dans le cadre de la porte et montra au fou une longue ganse d'or qu'il avait toujours dans sa poche. Devant ce misérable infirme, recroquevillé sur ses béquilles, le fou resta stupéfait et laissa tomber la barre.

» — Tu ne veux pas, ami, que je te mette ce bracelet ? dit Aurell, faisant danser le galon brillant.

» — Un bracelet ?... hurla le fou, bien sûr que je veux un bracelet, mais ces dragons-là veulent me dévorer !

» — Ils ne te dévoreront plus lorsque tu auras le bracelet d'or ! Donne-moi tes poignets !

» — Le fou vint docilement, les deux bras tendus. Aurell lui tressa avec douceur de solides menottes et lui dit à la fin :

» — Maintenant nous fuirons ces dragons. Viens avec moi. J'ai ma voiture qui nous attend dehors... Allons vite !

» Ce fut fait en un clin d'œil.

» Après cet étonnant coup d'audace, je demandai à Aurell :

» — Et si le fou t'avait assommé avec sa barre ?

» — Il m'aurait peut-être rendu service, me répondit le pauvre garçon.

» Cette réponse m'avait beaucoup peinée. Je compris qu'au fond il n'était pas si gai qu'il en avait l'air. Et c'est depuis que j'ai aimé Aurell comme un frère et que je me suis attaché à lui. Nous ouvrîmes nos cœurs l'un à l'autre, nous nous racontâmes nos enfances. La sienne avait été aussi grise, aussi désolée que la mienne. Comme moi, il n'avait plus de parents, ni personne au monde qui l'aimât sincèrement.

» — C'est dans cet hôpital, ou dans d'autres, que je passerai ma vie désormais ! s'exclama-t-il un jour.

» Ah ! que de larmes nous avons versées ensemble, loin de tout regard, et combien l'idée de nous séparer bientôt nous rendait malheureux !

» Alors nous convînmes de quitter l'hôpital, une nuit, et de « fuir dans le monde ».

» — Je mendierai… Nous ne mourrons pas de faim, disait-il.

» — Et moi j'ai quelques sous de côté, et des bras pour tout faire, ajoutai-je.

» — Nous vivrons comme frère et sœur, n'est-ce pas, Sœurette ?

» — Oui, Aurell !

» Il m'appelait Sœurette et m'appelle encore ainsi aujourd'hui, car à l'hôpital, comme partout à Braïla, personne n'a jamais su qui j'étais, n'ayant point de papiers.

» Et un soir, tous feux éteints, nous glissâmes comme deux ombres le long des murs, nous passâmes par la brèche de la vieille palissade qui entoure le dos de l'hôpital et nous sortîmes inaperçus.

» Je vous fuyais à grand regret, quoique convaincue que l'amour d'Aurell était plus beau que le vôtre, amour fraternel, nullement intéressé à la femme, et pur comme il l'est resté jusqu'à aujourd'hui. Je vous connaissais violents, prêts à vous entretuer à cause de moi. Il m'eût été pénible de choisir entre vous deux. Je choisis Aurell, enfant doux, infirme, sans appui, condamné à une perpétuelle vie d'hôpital. Et croyant vous rendre un service en mettant fin à une chose impossible, je disparus avec Aurell, « dans le monde ».

» Le monde… Il fut bon pour moi, pourquoi ne pas l'avouer ? Ou bien, si vous voulez, il fut comme nous le voyons, comme il ne peut pas ne pas être, si tout dépend de ce que nous demandons à la vie. Et Dieu sait combien l'envie de mettre les bouchées doubles me dévorait à ce moment ! On doit dire aussi que l'occasion s'était présentée et qu'elle fut pour quelque chose dans mon envie.

» Cela se passait à Galatz, ma ville natale, où nous nous étions réfugiés. Une amie de ma mère, bonne couturière, nous hébergea et m'offrit de gagner mon pain en l'aidant. Elle était seule, un brin avare, trop souvent triste, mais bon cœur somme toute. Aurell devint son joyeux partenaire de domino. Léou, que j'amenai, l'amusa beaucoup. Et tous les trois nous contribuâmes pendant quelque temps à rendre un peu plus gaie la vie de ce foyer de vieille fille aigrie.

» Mais qu'il est pénible d'être fabricant de gaieté pour un ami qui s'attriste à tout bout de champ ! Dans la pauvreté comme dans l'aisance, rien ne vous donne un plus grand dégoût de vivre que le compagnon qui s'affaisse dès que vous le lâchez un instant pour vous essuyer le front.

» Le bon Aurell, si inépuisable cependant à divertir qui que ce soit, me disait, au bout d'une année d'existence chez Mlle Catherine :

» — À l'hôpital au moins, les malades restent dans le lit. Hors de l'hôpital il faut les tenir dans les bras. Ce n'est pas un passe-temps bien réjouissant !

» À la fin de ma seconde année de couture je savais conduire seul le petit atelier de Mlle Catherine, qui ne faisait maintenant que pousser des ah et des oh sur tous les tons et dans tous les coins de l'appartement. Cela commençait à nous devenir insupportable ; Aurell perdait sa bonne humeur. Nous avions tous les deux nos dix-sept ans passés et le vaillant ami luttait avec acharnement pour se créer une occupation lucrative qui lui permît de gagner sa vie. Il y parvint dans ce qui fut toujours sa passion : le dessin, la peinture. Ses portraits, ses aquarelles trouvèrent des acheteurs :

» — Par pitié pour un infirme ! raillait-il. Je pourrais tout aussi bien leur « coller » n'importe quoi : du cirage, des lacets, des pantins…

» Je ne connaissais point Galatz, l'ayant quitté pour suivre ma mère alors que j'avais à peine six ans ; mais Aurell, intelligent, affectueux et doué, arriva rapidement à se faire aimer et encourager par quelques notabilités locales. Et nous songions déjà à pla-

quer notre moulin à tristesse et à nous frayer un chemin ailleurs, « tout seuls », quand, soudain, un tourbillon de joie fit irruption dans la maison de Mlle Catherine et nous emporta, tous, pêle-mêle.

» Ce tourbillon, c'était le Monde ! Le monde avec son beau et son vilain côté, le monde avec son bien et son mal, le monde tel qu'il est.

» Il se présenta un jour dans la personne d'une cliente riche et « bien recommandée » ; une dame élégante, d'un certain âge, lourde de bijoux et généreuse à vous faire pleurer. Le temps de boire son sorbet, elle fit une commande de quatre robes, ne marchanda point et paya le tout à l'avance sans même qu'on eût exigé d'elle les arrhes habituelles, mais…

» — Qui est cette belle enfant ? demanda-t-elle à Mademoiselle en me montrant.

» — Ah ! chère madame ! C'est une pauvre orpheline, une nièce à moi…

» — Comment s'appelle-t-elle ?

» — Anicoutsa.

» En me faisant passer pour sa nièce, Mlle Catherine mentait sciemment, mais pour ce qui était du nom d'Anicoutsa sa bonne foi se trouvait victime d'une plaisante confusion, car, à dix ans de distance, me rappelant à son souvenir rien que par le nom de ma mère, elle s'était frappé le front et s'était exclamée :

» — Ah ! Seigneur ! C'est toi ! Anicoutsa !

Maîtrisant mon rire, je fus contente de ce nouveau sobriquet et me laissai appeler ainsi.

» — Eh bien, mademoiselle Anicoutsa, reprit la généreuse cliente, si vous réussissez mes robes, je vous remercierai comme il faut.

» Et se tournant vers Aurell et ses dessins :

» — Comme il a du talent, ce jeune homme ! s'écria-t-elle. C'est encore un parent à vous, mademoiselle Katti ?

» — Oui-i-i, madame, le pauvret : un neveu lui aussi, orphelin pareillement, pour ne plus parler de son infirmité !

» — C'est incurable ?

» — Hélas !

» — On n'en est jamais sûr… Il faudrait essayer avec de grands médecins, à Bucarest.

» Et la bonne dame, choisissant nonchalamment quelques cartons et toiles, offrit à Aurell une somme dont la rondeur me fit pendant un bon moment piquer à la machine à tort et à travers.

» — Quel cœur !… quel cœur !… s'exclamait sans cesse Mlle Catherine après le départ de l'étonnante dame. Ça, mes enfants, c'est votre chance ! C'est à vous que je dois ce miracle, car moi, je n'ai jamais connu de tels coups de veine !… Et j'ai le pressentiment que cette Mme Pavlik changera votre vie !

» — Pourvu que ce soit en bien, tante ! s'écria Aurell en lui ouvrant ses bras. Peut-être que nous finirons chacun par un beau mariage et que nous danserons la Kindia !

» — Ma foi, cela ne me déplairait guère : je pourrais encore rendre un homme heureux, et, pour ce faire, je rabattrais volontiers de ma fierté d'antan !

. . . . . .

» Pauvre Mlle Catherine ! Je songeais à ses paroles, plus tard, quand notre dégringolade fut un fait accompli… On n'est pas impunément fier dans la vie ; et on ne rend plus personne heureux le jour où on n'a plus rien à donner : la figue qui se tient fière sur le faîte de l'arbre, où aucune main n'arrive pour la cueillir, où aucune bouche ne peut la manger alors qu'elle est mûre, se dessèche, se pétrifie, et meurt en contemplant le ciel.

» Donner, donner, c'est le grand bonheur de l'existence ! Donner surtout à temps, chaque chose à son temps. Donner le rire et donner les larmes… Vivre ses élans, vivre sa douleur… Happer au passage le rayon de joie qui file, montrer sa belle dentition dans le rire que des yeux humides quémandent, et puis, et puis, pleurer éperdument avec tout son cœur rassasié de joie ! Pleurer un temps… Puis rire.

. . . . . .

Nerrantsoula s'interrompit brusquement, les yeux fixés sur Épaminonda. Alors je m'aperçus que celui-ci avait un regard de fou et qu'il serrait ses mâchoires à les faire craquer.

Il était tard… Toute la maison dormait, et le silence me glaça les os.

— Continue, amie ! dis-je.

— Non ! répondit-elle doucement, Épaminonda me fait peur !

L'autre esquissa un sourire qui me fit peur à moi-même.

— C'est rien… moré Nerrantsaki… Va jusqu'au bout maintenant !

— Il n'y a plus aucun « bout » ! murmura-t-elle.

» Ce qui suit, c'est une histoire rapide et bête comme celles de toutes les filles.

» Mme Pavlik revint accompagnée de deux hommes qui connaissaient l'art de tourner la tête aux jeunes comme aux vieilles demoiselles. Il n'y eut peut-être pas tout à fait de la fourberie, car nous les avons vu souffrir, ces beaux ravisseurs, et gaspiller l'argent comme on ne le fait pas lorsqu'on est entièrement faux.

» Ce fut un micmac totalement incompréhensible pour moi. Je n'en aimais aucun, Mlle Catherine les aimait tous les deux et Mme Pavlik aimait tout le monde ! Aurell, lui, pouvait produire des dessins et des aquarelles autant qu'on était prêt à lui en acheter. Et nous voilà toute la bande, Léou compris, partant pour Bucarest où ces gens-là se faisaient forts de guérir Aurell. Il fut en effet reçu dans un grand hôpital. Trois mois durant, on le tourna sur tous les côtés, pour qu'à la fin on le laissât sortir sans autre amélioration que deux béquilles neuves à la place des vieilles.

» Pendant ce temps, à nous, dehors, on nous promettait monts et merveilles et on nous fit tout voir, tout visiter, tout goûter. Je fermai les yeux sur la tromperie qui commençait à devenir visible, je bus de mes deux mains le nectar de la coupe qui passait, et, les paupières closes, je me dis : Ainsi, du moins, j'aurai

tout connu, rien à envier et je ne deviendrai jamais laide et triste comme Mlle Catherine.

» Mlle Catherine, elle, ne ferma point les yeux et les ouvrit bien inutilement pour chercher un mari dans l'un ou l'autre des deux noceurs, calcula, escompta, grimaça, pour se trouver à la fin toute seule dans une chambre d'hôtel.

» Quant à moi, j'ai continué de plus belle, car, entre la couture et ce que j'avais, il ne se trouva personne pour donner une prime d'encouragement au travail honnête et me pousser à reprendre mon aiguille.

» Maintenant encore je fais ce qui me plaît et rien de ce qui me dégoûte. On continue à me donner, et je donne comme si j'étais à mes premiers élans.

» Ce sera ainsi jusqu'au jour où j'aurai tout donné et ma vie avec !

. . . . . .

Dans l'envahissante lueur de l'aube estivale qui commençait à blanchir les carreaux, Épaminonda nous montra une face de spectre. Sa bouche, desséchée, s'était entr'ouverte. Les yeux, immobiles comme tout son corps, semblaient morts. Les narines s'étaient collées. La barbe et la chevelure elles-mêmes, si éclatantes d'habitude, avaient quelque chose de ramolli.

Nerrantsoula lui sauta au cou et l'embrassa :

— Allons… ami… oublions tout cela !… Voici le jour. Nous dormirons un peu ; vous, sur les divans ; moi, dans le lit, avec Léou, mon ami d'enfance dont vous ne serez pas jaloux ! Puis, comme

de juste, ce sera mon tour de vous écouter et le vôtre de me dire vos joies et vos peines ! Allons !

Secoué par notre amie, Épaminonda, rigide, oscilla comme un mannequin assis sur son séant. Elle n'y fit point attention, vint me prodiguer les mêmes caresses, puis, joyeusement, soulevant jusqu'aux genoux ses jupes, se mit à sauter entre les deux divans et à nous distribuer des baisers à chaque saut :

Nerrantsoula foundoti !
Nerrantsoula foundoti !

Mais à la quatrième enjambée, alors qu'elle tournait le dos à Épaminonda et s'élançait vers mon divan, un cri horrible retentit dans toute la maison, et j'eus juste le temps de saisir dans mes bras notre belle Nerrantsoula, poignardée par celui qui était sa destinée, par le pauvre Épaminonda.

Pe Chantz, craïoulé, pe Chantz,
Undé intri cou oun sfantz :
Câinii si catzélélé
Isi innod bélélélé.

Partie 3

Huit ans passèrent… Huit années lourdes de toute ma fortune sentimentale…

Et comme je voudrais qu'il me fût permis, maintenant, de me lamenter moi aussi un peu !… Me lamenter, oui. Pleurnicher.

Dire ce que je suis : un pauvre homme alourdi de cette pesante richesse dont personne ne veut !

Trésor inépuisable et accablant… Mine d'amour qui languit après la pioche vigoureuse du franc mineur qui tarde à l'éventrer, tarde à la faire s'épanouir au soleil et vivre de toute cette vie inondée de lumière.

Eh ! misérables bonshommes ! Mollusques, qui n'avez de sens que pour déguster votre croupissant bonheur ; qui ne vous doutez guère de l'immensité de l'Océan, ni de la grandeur de la vie ; que le soleil ne blesse point et que la tempête n'émeut pas… Si Dieu vous a donné un cœur et un cerveau, ce fut tout juste pour mieux prouver que cela ne veut rien dire, sinon qu'il est salutaire de sentir la brûlure de sa divine ironie à côté du baume de son éclatante magnanimité.

Mollusques ! Pitoyables bonshommes ! Un rien qui vous effleure vous fait rétracter le rien que vous êtes… Chez vous tout est appréhension, la joie comme la souffrance… Pas un cri de plaisir qui soit entendu dans les cieux… Pas un mugissement qui retentisse dans les abîmes… Dépourvus du moindre visage qui parle et aveugles au point de ne pas vous reconnaître, soyez heureux, mollusques, mais je me demande si votre prudence est une infirmité du cœur plus qu'une plaie du cerveau. Pauvres de vous, bonshommes !

⁂

Deux ans après le drame de la Fosse, j'enterrais, ici, à Alexandrie d'Égypte, la carcasse misérable dans laquelle avait battu le grand cœur de l'ami et de l'artiste ignoré que fut Aurell le béquillard.

Car le coup de poignard donné à Nerrantsoula, c'est le cœur d'Aurell qui le reçut. C'est lui qui tomba pour ne plus se relever. Elle, après avoir basculé entre la vie et la mort, prit le dessus, oublia le mal et se déclara entièrement responsable devant les juges d'Épaminonda qui vinrent l'interroger à son lit de souffrance.

— C'est moi qui l'ai exaspéré ; demandez à Marco ! On ne raconte pas ses aventures d'amour à ceux qui vous adorent, et on ne doit jamais embrasser deux amoureux à la fois. Mais, que voulez-vous ! Si j'étais à ce point sage, je ne serais plus moi ! Et je me trouve très bien comme je suis… tant pis !

Confrontée avec Épaminonda — qu'on lui avait amené dans les fers à l'hôpital — Nerrantsoula fit mieux encore : elle baisa les mains ligotées de son bourreau et lui dit, en présence de la justice :

— Pardonne-moi… Je ne me doutais pas que tu m'aimais si fort !

Mais le malheureux n'avait presque plus besoin d'être allégé, par sa propre victime, du poids de son forfait : la médecine légale le déclara irresponsable. Et on le vit bien… Muet, insensible jusqu'au moment de cette confrontation, dès qu'il entendit la folle excuse de celle qui était sa tyrannique passion, Épaminonda éclata en larmes, s'agenouilla au pied du lit et entama cette brève plainte qu'il devait ensuite murmurer tout le reste de ses jours :

— « Aman, bré ! Aman, bré ! Aman, bré ! »

Épaminonda pouvait encore pleurer.

Aurell, lui, ne le pouvait plus. Il était de ceux dont les larmes se déversent sur le cœur, le rongent, l'arrêtent.

Je m'en étais tout de suite aperçu. Et je suivis un vœu de Nerrantsoula, vœu de mon cœur également.

Le jour où, à l'hôpital, on me permit d'aller la voir, sa première pensée fut pour l'infirme :

— Aime Aurell, Marco… Sois son frère, ami… Il est seul au monde… Je te demande de faire pour lui plus que tu as fait pour mama Iléana…

Touchante répétition d'une même prière généreuse, faite cinq années auparavant !

Lors de sa chute dans la fosse, où elle s'était brisé le crâne, Nerrantsoula me fit appeler dès qu'elle put parler, et, d'une voix éteinte, m'avait dit :

— Marco… Au numéro 3 de la rue Juive, tout au fond de la cour, se meurt une pauvre femme abandonnée : mama Iléana. Les habitants font ce qu'ils peuvent pour elle et lui donnent parfois à manger, mais mama Iléana souffre d'une drôle de maladie qui la fait beaucoup manger et boire tout le temps… Elle boit deux seaux d'eau par jour… Va, Marco, donne-lui à manger et surtout porte-lui de l'eau… Je ne sais pas ce que je vais devenir, mais toi, si tu m'aimes, n'oublie jamais mama Iléana !

Je m'étais scrupuleusement exécuté, mais la diabétique était morte, hélas ! pendant que sa dévouée était encore à l'hôpital.

Maintenant, avec les mêmes lèvres brûlées par la fièvre, c'est pour Aurell qu'elle demandait secours.

Il l'avait déjà, et plus qu'un secours fraternel : nous nous sentions unis, Aurell et moi, pour la vie, pour une vie qui ne pouvait

en aucun cas être ni celle de Nerrantsoula ni celle d'Épaminonda, car eux, ne devaient-ils pas suivre dorénavant le chemin que leur traçait la pointe d'un coutelas rougi de sang ? Épaminonda avait gagné la partie en perdant sa raison, et Nerrantsoula, qui était femme, prenait le bras du plus fort. Elle le faisait en baisant la main qui l'avait frappée.

Nous comprîmes et nous nous éloignâmes… J'emmenai Aurell en Égypte, pour sa santé, pour la nôtre, et pensant pouvoir ainsi sauver plusieurs âmes. Il n'en fut rien.

⁂

Depuis que je voyage dans le monde, j'ai souvent entendu prétendre que, pour l'homme exquis, la femme est une exécration, et que seuls deux hommes-amants seraient capables de réaliser entre eux, intimement, le bonheur complet, eux seuls pourraient créer une humanité exquise. Donc le créateur de la vie a été un imbécile ; l'amour charnel de la femme, avec tout ce qu'il offre de passionnant à l'ensemble de nos sens, n'est qu'une aberration, s'il est vrai que, dans l'avenir de l'humanité, la vie devra germer dans la tiédeur des excréments.

Mais il y a peut-être, dans ce puant aboutissement de l'affection masculine, quelque chose de notre désir commun de vouloir réaliser une harmonie entre la passion dévastatrice de la chair et la sublime amitié. Celle-ci grandit dans la constance, dans la durée, et pour elle, l'infidélité est un non-sens : plus on est nombreux, mieux cela vaut. Par contre, la chair, lorsqu'elle aime, est égoïste et n'admet pas de tiers, pour s'ennuyer et languir dès qu'on lui donne trop de la même nourriture.

Comment faire la paix entre l'homme et la femme ? Comment créer notre bonheur complet ? Une chose est certaine : en fait d'amitié suprême, l'idéal serait réalisé uniquement par les amants-amis, si l'homme et la femme pouvaient rester amis et amants en même temps. Je parle des êtres qui sont dévastés par un génie outrancier des sens.

De mon expérience, assez vaste, ce tour de force amical, je n'ai jamais pu le réaliser que pour de très courts instants, qui furent beaux comme des illusions fiévreuses.

La faute en est au vice dont souffre ce « génie » même, qui n'est qu'une extraordinaire faculté de sentir et d'aimer violemment et continuellement, mais qui, à cause de cela, pèche par un besoin indomptable, un désir effréné d'inconnu, d'inconnu toujours.

Somme toute, cet idéal de voir l'amitié se souder à notre chair et faire avec elle un ménage parfait, n'est qu'un but béat, que nul ne peut atteindre définitivement sans se dépouiller de ses plus ardentes passions.

Je ne l'ai su que bien plus tard.

Aurell aimait la femme comme moi et comme tout homme qui n'a pas été peloté dans son enfance ni mis au monde dans un égout, mais il était surtout un passionnant ami : devant son amour pour Nerrantsoula, il avait sacrifié promptement l'impossible amant. Et c'est ce sacrifice — joyeusement imposé jusqu'à notre apparition — qui contribua à le terrasser après la sanglante intrusion d'Épaminonda :

— Je n'ai jamais souffert, me disait-il, de voir Anicoutsa faire de sa vie ce qu'elle avait bien le droit d'en faire… Mais je me serai tué par l'idée qu'un homme ait pu la réclamer violemment pour lui tout seul, qu'il nous l'a arrachée tout entière, et qu'elle s'est laissé prendre toute ! Cela m'apprend que la meilleure des femmes est mieux conquise par la force brutale que par la tendresse.

Bien entendu, le pauvre Aurell divaguait un peu, car si Épaminonda avait en effet réussi à nous l'arracher « tout entière et pour lui seul », il n'était pas moins vrai que du même coup il avait été écrasé par sa propre victoire et que Nerrantsoula lui échappait entièrement.

L'Égypte, Alexandrie, rêves féeriques de notre enfance, surgirent avec leur incomparable panorama devant nos yeux ternis par le chagrin, fouettèrent la vitalité crépusculaire d'Aurell et obtinrent de lui ces ultimes flammes qui devaient le précipiter dans la tombe. Mais il eut au moins le bonheur de vivre un mirage réel et de ne pas connaître d'interminable agonie. Bien mieux, c'est sur la terre d'Égypte qu'il nous fut donné à tous les deux de goûter pour la première fois à ce plaisir unique dont seule la femme est la généreuse trésorière.

Bénie sois-tu, femme anonyme qui sais te donner pour un rien : pour un rire franc qui t'a plu ; pour un mot plaisant qui t'est allé au cœur ; pour un regard enflammé qui t'a brûlé les yeux !… Soyez bénies, vous, coureuses d'Alexandrie et du Caire, amoureuses sans façons qui avez oublié l'infirmité d'un jeune homme au cœur meurtri par une des vôtres et l'avez abreuvé de cette joie limpide qu'il croyait ne jamais connaître !… Soyez heureuses, femmes qui ne demandez rien, femmes qui donnez sans

cesse ! Et que le Seigneur vous ouvre, dans l'autre vie, les portes de son paradis, et qu'il vous assoie gentiment à sa droite, puisque je ne connais rien qui vous dépasse en générosité !

⁂

Je n'avais pas les moyens de payer une voiture à Aurell, à mon Aurell embrasé qui s'élançait, de toute la vitesse pitoyable de ses béquilles, vers l'espace, vers les palmiers, vers les dunes du désert, vers les silhouettes des minarets, vers les hommes et les animaux sympathiquement curieux, mais j'avais deux bonnes jambes, une carrure solide et un cœur ami : ce fut assez pour soulever Aurell comme un enfant et l'asseoir sur mes épaules chaudement amicales où il accomplit le miracle de ne plus me faire sentir le poids des malheurs qui accablaient chacun de nous.

Ainsi, les yeux écarquillés et les cous tendus, avec de grands rires qui faisaient taire les sanglots, nous oubliâmes Braïla pour vivre avec l'Égypte.

Jamais, peut-être, homme bien portant ne goûta, ne sentit mieux qu'Aurell, le paralytique et le tuberculeux, les beautés d'une nature éblouissante et le charme d'une vie vagabonde. Jamais cœur ne sut mieux que le sien apprécier la générosité d'un peuple hospitalier et vaincu, ni se révolter plus ouvertement, plus franchement, et crier son indignation contre l'oppresseur. Jamais miséricorde — allant jusqu'à partager son morceau de pain — ne fut prodiguée par quelqu'un plus abondamment que par Aurell à ceux qu'il considérait comme plus malheureux que lui.

— Ah ! la civilisation !... s'écriait-il souvent. Je vois maintenant : elle est belle ! Il eût mieux valu que l'homme restât sauvage !

Cet « homme sauvage », le fellah, quoique misérable à vous crever le cœur, cachait dans sa poitrine le seul gage de civilisation qui compte : la Bonté. Il nous le prouva en nous recevant dans sa cabane de boue et en nous offrant ce qu'il avait : sa fève, le foull arabe. Et cependant, nous étions deux hommes de cette civilisation qui l'écrasait, de cette civilisation qui réduit les gens à la misère, puis accroche à sa porte cet écriteau : Dans cette maison, le colportage et la mendicité sont interdits.

Pendant deux années d'existence vagabonde, nous parcourûmes, Aurell sur mes épaules, le chemin d'Alexandrie au Caire et à Minieh de la Haute-Égypte, où nous nous embarquâmes à bord d'une dahabieh et retournâmes à Alexandrie en glissant au fil du fleuve.

On peut dire que ce voyage, impossible pour un tuberculeux, abrégea la vie d'Aurell, mais je sais qu'il le fit mourir sans regret. Nous l'avions entamé à l'improviste et sans itinéraire : nous vivions. Après avoir couvert dans notre journée nos dix kilomètres habituels, je déposais Aurell à l'ombre d'un palmier, où il passait le temps à rêver, à dessiner, et moi, j'allais au Nil me baigner, blanchir notre linge, ou m'amuser à pêcher.

— Ne te noie pas ! me criait-il ; je ne pourrais pas te suivre !

En effet, une fois à terre, il ne pouvait plus se lever.

Pour tout bagage, nous n'avions que deux couvertures, deux chemises de rechange, et le nécessaire pour le dessin d'Aurell. Ami et équipement, j'avais à peine sur mes épaules quarante-cinq kilos. Le soldat roumain porte un kilo de plus, aux époques des grandes manœuvres, ami et amitié en moins.

D'argent, je ne gardais sur moi que de quoi vivre une semaine mais jamais personne ne nous a attaqués. Tous les dimanches, le courrier d'Alexandrie nous attendait quelque part sur notre route, avec la ration et les nouvelles.

Nous ne dépensions presque rien, sauf dans les villes. À la campagne, tous les fellahs s'empressaient de nous offrir gîte et nourriture. Aurell les récompensait en leur donnant des croquis représentant leur propre vie : paysages, animaux, scènes et portraits.

Que de dessins parsemés ainsi sur ce long chemin ! Quelle belle œuvre à jamais perdue !

— Comment, perdue ? s'écria-t-il un jour que je le lui disais. Ces paysans sont plus heureux d'avoir mes croquis que les bougres de chez nous qui me les achetaient par pitié méprisante ! La valeur d'une œuvre réside dans le bonheur qu'elle crée, non dans le prix dont on l'affuble.

Rentré à Alexandrie, où il espérait encore trouver de meilleures nouvelles d'Anicoutsa, une lettre lui apprit qu'elle avait disparu de Braïla depuis trois mois, partant avec Épaminonda, devenu idiot.

Ce fut foudroyant. Il s'enferma, se plongea dans la contemplation des portraits de Nerrantsoula, devint mélancolique et, un soir pluvieux, expira dans un accès de terrible hémorragie.

Je fus seul à suivre son cercueil.

. . . . . .

« Et maintenant, Marco, te voilà seul au monde ! »

Je me le disais à moi-même, en rentrant du cimetière orthodoxe, où je venais d'enterrer un homme et un artiste.

Un homme et un artiste ! En voit-on souvent dans la vie, de ces animaux-là ?

D'abord il est si difficile de rester bon et honnête au milieu d'un monde où tout est corruption. Je le dis sans haine. Je sais que personne ne peut sauter plus haut que le bord de son chapeau.

Ensuite, qu'est-ce qu'un artiste ? C'est le favorisé du hasard, qui le fit naître doué du pouvoir d'extérioriser ses sentiments, comme le rossignol qui sort du nid pour aller chanter sur la branche. Je ne vois là aucun mérite. Le mérite, ce serait de faire, de ses propres mains et sans en avoir jamais vu faire, une paire de bottines aussi parfaites que celles qui sortent des mains d'un bon bottier après trente ans d'expérience.

Non ; nous sommes tous de pauvres diables, plus ou moins vains.

Mais là où nous commençons à être des hommes et des artistes, c'est quand nous souffrons de toute la souffrance humaine, quand nous l'exprimons selon nos moyens et combattons le mal causé au monde par notre égoïsme : l'Art, c'est une guerre à notre imperfection.

Et il y a là, pour notre cœur, un baume qui dépasse toutes les joies terrestres, car rien ne fait mieux supporter la vie que la générosité.

Hélas ! Là encore, il faut être venu au monde ainsi, car nos capacités nous permettant aujourd'hui d'accaparer la terre, seule la

Bonté peut refréner notre violence, jusqu'au jour où la Justice la refrénera, elle, mieux et définitivement.

⁂

Maintenant, seul, j'étais plus malheureux qu'au temps où, à côté d'Épaminonda, je vendais des oranges et des citrons.

Des êtres humains, autour de moi, il y en avait, oui, des masses, mais que faire avec ces semblables qui te regardent comme des veaux, qui te suivent même, parfois, puis te laissent tomber quand ta fortune sentimentale s'apprête à s'épanouir ?

J'avais affaire à toutes les classes de la société. Spécialisé dans la connaissance des pierres précieuses, j'étais appelé partout pour toutes sortes d'affaires : expertises, achats, ventes, échanges. Au café de la place Méhémet-Ali où je me tenais d'habitude, j'entrais en contact familier avec le plus riche comme avec le plus pauvre, avec le plus doué comme avec le plus simple. Et j'ouvrais des yeux ! Et j'écoutais un homme pendant des heures ! Et je lui parlais à mon tour ! Si je m'étais jamais mis à chauffer une pierre avec la flamme que j'ai gaspillée à vouloir chauffer des humains, j'aurais obtenu un meilleur résultat.

Rien. Pas d'Aurell ! Pas même d'Épaminonda ! Des fragments d'hommes. Des « fragments » tout court, comme ensuite je les appelais.

Et dégoûté de brûler vainement mon huile sainte, je rentrais le soir chez moi et recommençais à feuilleter l'œuvre d'Aurell, de ses débuts à l'hôpital de Braïla jusqu'aux dernières scènes qu'il croqua, mélancoliquement, de sa fenêtre, en contemplant le mouvement de la rue Hamanil.

Ainsi, je passai à Alexandrie encore six années après sa mort.

⁂

Mais un jour — un jour que je ne tenais plus sur mes jambes — je fis tout doucement ma valise et je pris le chemin de la Roumanie…

« Allons, Marco…, m'étais-je dit, allons revivre un peu sur les traces du passé ! Allons rafraîchir nos songes ! »

Depuis la nouvelle qui avait annoncé à Aurell leur fuite de Braïla, je ne savais plus rien de Nerrantsoula et d'Épaminonda. Je n'ai d'ailleurs jamais cherché à rien en savoir. À quoi bon ? Morts, deux fois morts, sont ceux qui disparaissent !

Je pris le bateau à Alexandrie et j'allai tout droit jusqu'à Constantinople, où je décidai de m'arrêter pendant une semaine pour affaires.

Et voilà… Comme un garçon… Je rôdai un peu, tantôt par ci, tantôt par là, car j'aime Constantinople. C'est une des rares villes du monde qui n'ennuie jamais l'homme sensible : c'est un poème joyeux et triste, sincère dans les deux cas. Il n'y a que le Bosphore qui sache gonfler d'élan héroïque une médiocre chanson ; et c'est à Constantinople qu'on entend à chaque pas le plus beau, le plus complet, le plus inexprimable soupir qu'une âme meurtrie puisse exhaler : le fameux aman bré ! du Turc et de tous les Orientaux qui parlent sa langue.

Oui, ce soupir, on l'entend à chaque pas, et cela vous fait toujours tressaillir, car c'est toujours sincère, comme la chanson médiocre qu'un batelier heureux débite passionnément sur le Bos-

phore. C'est ainsi : c'est la Turquie. Aman bré ! Stamboul et son âme…

On voit par exemple deux hommes à fez et à vêtements européens se promener silencieux sur un quai flambé par le crépuscule :

— Aman bré, lâche l'un, sachant peut-être pourquoi.

Et l'autre, lui montrant immédiatement de la main le joyeux batelier :

— Comme il chante bien ! Tu ne trouves pas ?

J'aime beaucoup Constantinople.

Et comme je restais, ce soir-là, assis à déguster mon café et mon narguilé, j'entends tout à coup derrière moi :

— Aman bré !

Vous croyez que j'ai tressailli ? Non, mais mes cheveux se sont dressés, car c'était Épaminonda qui avait ainsi soupiré !

Il se tenait debout, une épaule appuyée contre l'embrasure d'une porte ouverte. Un Épaminonda rasé, ridé, vieux, chiffonné comme un malandrin qui couche sous les ponts. Tête nue, une main dans la poche, l'autre égrenant un rosaire, il regardait droit devant lui, dans le vague, et de nouveau :

— Aman bré !

— Épaminonda ! m'écriai-je, lâchant ma chibouque.

Il tourna lentement la tête, me reconnut et dit, comme si nous nous étions séparés tranquillement la veille :

— Ah !… C'est toi… Marco…

Je me précipitai sur lui :

— Nerrantsoula, où est-elle, Nerrantsoula ?

— Oh ! fit-il avec un sourire bête : tu lui dis encore Nerrantsoula ! Elle est là-dedans, mais on ne lui dit plus qu' « Anicoutsa »… maintenant.

Ce maintenant !… Il pesait plus lourd que mille gibets.

— Avec qui parles-tu, Épaminonda ? résonna une voix trop connue pour que mes jambes puissent me tenir debout, et trop abîmée par le maintenant d'Épaminonda pour que je n'eusse pas l'envie de fuir, de fuir, de ne plus jamais revoir ce Constantinople que j'aimais tant !

Anicoutsa parut et je m'affaissai sur ma chaise.

Elle avait vécu… C'est tout ce que je pus voir d'un seul coup d'œil, car, en m'apercevant, elle lâcha un cri et disparut à l'intérieur.

J'allai, comme un automate, la trouver là où elle pleurait, le visage dans les mains, tout étendue sur son « lit de travail » de l'arrière-boutique.

— C'est bien vrai qu'il est mort ? gémit-elle, la tête enfouie dans l'oreiller.

— Mort… Anicoutsa… Une seule fois mort… Lui.

⁂

Àl'hôtel, dans ma triste chambre, je ne pus fermer l'œil de toute la nuit. Les mots de Nerrantsoula, me parlant d'Épaminonda, me revenaient sans cesse :

« Il n'a jamais encore couché avec moi et pense toujours me défendre d'aller avec les clients. Mais, comme il n'a plus d'argent pour payer la tzatza, comme à Braïla, je lui en donne. Et c'est amusant de le voir payer, avec des cinquante centimes, la patronne qui prend au moins une taxe de deux francs. Bien entendu, nous lui faisons toujours croire qu'il m'empêche quand même de « faire le mal », comme il dit, mais je peux faire tout ce que je veux, car il ne voit plus rien, tant il est devenu bête avec son éternel aman bré ! »

Épaminonda était devenu bête, disait notre belle Nerrantsoula…

— Aman bré ! je le dis à mon tour…

Constantinople… Constantinople…

⁂

Je lui avais promis, sur sa demande, de revenir le lendemain vers midi, quoique ma décision de déguerpir sans plus les revoir fût prise en nous séparant. Mais le matin, je ne sais par quelle terrible et démoniaque volonté, je m'endormis comme une marmotte et ne me réveillai que sous les coups violents qu'on frappait à ma porte. Il était cinq heures du soir. J'ouvris : Anicoutsa et Épaminonda ! Comment avait elle fait pour me dénicher, je n'en sais rien. Ce n'était d'ailleurs pas très difficile, car je logeais tout près d'eux dans Galata.

— C'est comme ça, hé ! cria-t-elle, pour que tout le couloir entende : tu as donc vadrouillé toute la nuit !

Je m'habillai et quittai l'hôtel. Dehors, Anicoutsa voulut à tout prix me faire visiter Constantinople. Je me laissai traîner comme un mouton qu'on mène à l'abattoir, sans rien entendre, sans rien voir, que cet Épaminonda endimanché qui attirait tous les regards avec son air de pensionnaire d'hospice, son mutisme, ses sourires bêtes.

Une seule fois, pendant le dîner, il ouvrit la bouche pour crier comme un âne :

— Marco ! N'est-ce pas qu'elle est gentille, Anicoutsa ?

— Oui, mon vieux, elle est gentille, mais tais-toi !

— Pourquoi lui fais-tu cette remarque ? me reprocha-t-elle. Il m'aime bien, le pauvre !

— Je le vois : c'est pourquoi je lui dis de ne pas le crier trop fort. Cela pourrait étonner les gens.

⁂

Et nous voici, enfin, sur le bord de la tombe, là où devait s'accomplir la volonté du destin.

— Viens, Marco ! me dit-elle : nous allons faire une promenade en barque sur le Bosphore… C'est si beau le soir !

J'acceptai vivement, tant j'avais peur d'être invité à aller au spectacle, et nous montâmes, sans batelier. Je ramai.

Le Bosphore était calme comme un cimetière. Sur la Corne d'Or, de petites lumières brillaient, semblables à des âmes ratatinées. Peu de cris… Pas de chants… Point de lamentations…

Nous allâmes très loin, silencieux. Ils se tenaient assis à la poupe, serrés comme des amoureux. Épaminonda surtout la serrait fortement par la taille.

Je distinguais à peine leurs visages.

— Marco ! fit-elle, te souviens-tu de cette chanson :

Au bord de la mer sur la grève,
Nerrantsoula foundoti !
Une vierge rinçait sa jupe,
Nerrantsoula foundoti !

— Aman, bré ! hurlai-je, au secours !

Mais autour de nous, pas âme qui vive : goudron immense et lumières lointaines.

— Pourquoi au secours, Marco ! s'étonna-t-elle.

Et elle se leva, j'en suis sûr, pour venir m'embrasser.

Elle ne fit qu'un pas dans la barque. D'un coup de bras pareil au mouvement du faucheur, Épaminonda lui enlaça la taille et disparut avec elle dans la masse noire.

Il se garda bien de remonter et de se faire ravir l'élue de son cœur.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Nerrantsoula. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.